This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

LIBRAIRIE
MOND CLAVREUIL
UE S^T ANDRÉ DES ARTS
PARIS VI

OXFORD UNIVERSITY

ST. GILES', OXFORD OX1 3NA

Vet. Fr. II A. 1433

137

MEMOIRES
DU COMTE
DE COMMINGE.

MEMOIRES
DU COMTE
DE COMMINGE.

A LA HAYE,
Chez J. NEAULME, Libraire

M DCC. XXXV.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
- 3 APR 1983
OF OXFORD
LIBRARY

AVIS
AU LECTEUR.

CE Manuſcrit a été trouvé dans les papiers d'un homme après ſa mort. On voit bien qu'il a donné des noms faux à ſes perſonnages, & que ces noms ſont mal choiſis; mais on a donné le Manuſcrit tel qu'il étoit, & ſans y avoir rien changé. Du reſte on a lieu de croire que les évenemens ſont vrais, parce-qu'on a d'ailleurs quelque connoiſ-

sance de la façon dont le Manuscrit est venu entre les mains de celui chez qui on l'a trouvé.

MEMOIRES

MEMOIRES
DU COMTE
DE
DE COMMINGE

JE n'ai d'autre dessein en écrivant les Mémoires de ma vie, que de rappeller les plus petites circonstances de mes malheurs, & de les graver encore, s'il est possible, plus profondement dans mon souvenir.

La Maison de Comminge

dont je sors, & une des plus illustres du Royaume. Mon bisayeul qui avoit deux garçons, donna au cadet des terres considerables au préjudice de l'aîné, & lui fit prendre le nom du Marquis de Lussan. L'amitié des deux freres n'en fut point alterée ; ils voulurent même que leurs enfans fussent élevés ensemble : Mais cette éducation commune dont l'objet étoit de les unir, les rendit au contraire ennemis presque en naissant.

Mon pere qui étoit toûjours surpassé dans ses exercices par le Marquis de Lussan, en conçût une jalousie qui de-

vint bien-tôt de la haine, ils avoient ſouvent des diſputes, & comme mon pere étoit toûjours l'agreſſeur, c'étoit lui qu'on puniſſoit. Un jour qu'il s'en plaignoit à l'Intendant de nôtre maiſon : je vous donnerai, lui dit cet homme, les moïens d'abaiſſer l'orgueil de M.. de Luſſan : tous les biens qu'il poſſede vous appartiennent par une ſubſtitution, & vôtre grand pere n'a pû en diſpoſer. Quand vous ſerez le maître, ajoûta-t il, il vous ſera aiſé de faire valoir vos droits.

Ce diſcours augmenta encore l'éloignement de mon pere pour ſon couſin, leurs

diſputes devenoient ſi vives, qu'on fut obligé de les ſeparer ; ils paſſerent pluſieurs années ſans ſe voir, pendant leſquelles ils furent tous deux mariés. Le Marquis de Luſſan n'eût qu'une fille de ſon Mariage, & mon pere n'eût auſſi que moi.

A peine fut-il en poſſeſſion des biens de la maiſon, par la mort de mon grand pere, qu'il voulut faire uſage des avis qu'on lui avoit donnés, il chercha tout ce qui pouvoit établir ſes droits ; il rejetta pluſieurs propoſitions d'accommodement, il intenta un Procès qui n'alla pas à moins qu'à dépoüiller le

Marquis de Luſſan de tout ſon bien. Une malheureuſe rencontre qu'ils eurent un jour à la chaſſe, acheva de les rendre irreconciliable. Mon Pere toûjours vif & plein de ſa haine, lui dit des choſes piquantes ſur l'état où il prétendoit le reduire, le Marquis quoique naturellement d'un caractere doux, ne put s'empêcher de répondre, ils mirent l'épée à la main. La fortune ſe déclara pour M. de Luſſan, il déſarma mon pere, & voulut l'obliger à demander la vie : elle me ſeroit odieuſe, ſi je te la devois, lui dit mon pere. Tu me la devras malgré toi, repondit M.

de Luſſan, en lui jettant ſon épée & en s'éloignant.

Cette action de générosité ne toucha point mon pere, il ſembla au contraire que ſa haine étoit augmentée par la double victoire que ſon ennemi avoit remportée ſur lui, auſſi continua-t'il avec plus de vivacité que jamais les pourſuites qu'il avoit commencées.

Les choſes étoient en cet état quand je revins des voïages qu'on m'avoit fait faire après mes études.

Peu de jours après mon arrivée l'Abbé de R... parent de ma mere donna avis à mon pere que les titres d'où dépendoit le gain de ſon Pro-

cès étoient dans les archives de l'Abbaye de R... où une partie des papiers de nôtre maiſon avoit été tranſportée pendant les guerres civiles.

Mon pere étoit prié de garder un grand ſecret, de venir lui-même chercher ſes papiers, ou d'envoyer une perſonne de confiance à qui on pût les remettre.

Sa ſanté qui étoit alors mauvaiſe l'obligea à me charger de cette commiſſion, après m'en avoir exageré l'importance : Vous allez, me dit-il, travailler pour vous plus que pour moi, ces biens vous appartiendront, mais quand vous n'auriez nul

interêt je vous crois aſſez bien né pour partager mon reſſentiment, & pour m'aider à tirer vengeance des injures que j'ai reçûës.

Je n'avois nulle raiſon de m'oppoſer à ce que mon pere deſiroit de moi, auſſi l'aſſurai-je de mon obéïſſance.

Après m'avoir donné toutes les inſtructions qu'il crut neceſſaires, nous convînmes que je prendrois le nom de Marquis de Longaunois, pour ne donner aucun ſoupçon dans l'Abbaye où Madame de Luſſan avoit pluſieurs parens, je partis accompagné d'un vieux domeſtique de mon pere & de mon valet de

chambre. Je pris le chemin de l'Abbaye de R. mon voyage fut heureux. Je trouvai dans les archives les titres qui établiſſoient inconteſtablement la ſubſtitution dans nôtre maiſon, je l'écrivis à mon pere, & comme j'étois près de Bagniéres, je lui demandai la permiſſion d'y aller paſſer le temps des eaux. L'heureux ſuccès de mon voyage lui donna tant de joye qu'il y conſentit.

J'y parus encore ſous le nom de Marquis de Longaunois, il auroit fallu plus d'équipage que je n'en avois pour ſoûtenir la vanité de celui de Comminge; je fus me-

né le lendemain de mon arrivée à la fontaine. Il regne dans ces lieux-là une gayeté & une liberté qui dispense de tout le ceremonial; dès-le premier jour je fus admis dans toutes les parties de plaisir; on me mena dîner chez le Marquis de la Vallete qui donnoit une fête aux Dames; il y en avoit déja quelques unes d'arrivées que j'avois vû à la Fontaine, & à qui j'avois debité quelque galanterie, que je me croïois obligé de dire à toutes les femmes. J'étois près d'une d'elles quand je vis entrer une femme bienfaite, suivie d'une fille qui joignoit à la plus parfaite ré-

gularité des traits, l'éclat de la plus brillante jeuneſſe. Tant de charmes étoient encore relevés par ſon exrrême modeſtie:je l'aimai dès-ce premier moment,& ce moment a decidé de toute ma vie. L'enjoüement que j'avois eu juſques-là diſparut,je ne pûs plus faire autre choſe que la ſuivre, & la regarder. Elle s'en apperçût, & en rougit. On propoſa la promenade , j'eûs le plaiſir de donner la main à cette aimable perſonne. Nous étions aſſez éloignés du reſte de la compagnie pour que j'euſſe pû lui parler ; mais moi qui quelques momens auparavant avoir toûjours eu

les yeux attachés ſur elle, à peine oſai-je les lever quand je fus ſans témoin, j'avois dit juſques-là à toutes les femmes, même plus que je ne ſentois. Je ne ſçûs plus que me taire, auſſi-tôt que je fus veritablement touché.

Nous rejoignîmes la compagnie ſans que nous euſſions prononcé un ſeul mot, ni l'un ni l'autre; on ramena les Dames chez elle, & je revins m'enfermer chez moi. J'avois beſoin d'être ſeul pour joüir de mon trouble & d'une certaine joye, qui, je crois, accompagne toûjours le commencement de l'amour. Le mien m'avoit rendu ſi ti-

mide, que je n'avois oſé demander le nom de celle que j'aimois, il me ſembloit que ma curioſité alloit trahir le ſecret de mon cœur : mais que devins-je, quand on me nomma la fille du Comte de Luſſan ? Tout ce que j'avois à redouter de la haine de nos peres ſe preſenta à mon eſprit : mais de toutes les reflexions la plus accablante, fut la crainte que l'on n'eût inſpiré à Adelaïde, c'étoit le nom de cette belle fille, de l'averſion pour tout ce qui portoit le mien. Je me ſçûs bon gré d'en avoir pris un autre, j'eſperois qu'elle connoîtroit mon amour ſans être

prévenuë contre moi ; & que quand je lui ſerois connu moi-même, je lui inſpirerois du moins de la pitié.

Je pris donc la réſolution de cacher ma veritable condition, encore mieux que je n'avois fait, & de chercher tous les moyens de plaire, mais j'étois trop amoureux pour en employer d'autre que celui d'aimer ; je ſuivois Adelaïde par-tout : Je ſouhaitois avec ardeur une occaſion de lui parler en particulier, & quand cette occaſion tant deſirée s'offroit, je n'avois plus la force d'en profiter. La crainte de perdre mille petites libertés, dont

je joüissois, me retenoit, & ce que je craignois encore plus, c'étoit de déplaire.

Je vivois de cette sorte quand nous promenant un soir avec toute la compagnie, Adelaïde laissa tomber en marchant un brasselet où tenoit son Portrait, le Chevalier de S.. Odon, qui lui donnoit la main, s'empressa de le ramasser, & après l'avoir regardé assez long temps le mit dans sa poche; elle le lui demanda d'abord avec douceur, mais comme il s'obstinoit à le garder, elle lui parla avec beaucoup de fierté; c'étoit un homme d'une jolie figure, que quelque

avanture de galanterie, où il avoit réüssi, avoit gâté La fierté d'Adelaïde ne le déconcerta point : pourquoi, lui dit-il, Mademoiselle, voulez-vous m'ôter un bien que je ne dois qu'à la fortune ? J'ose esperer, ajoûta-t-il en s'approchant de son oreille, que quand mes sentimens vous seront connus, vous voudrez bien consentir au present qu'elle vient de me faire. Et sans attendre la réponse que cette déclaration lui auroit sans doute attirée, il se retira.

Je n'étois pas alors auprès d'elle, je m'étois arrêté un peu plus loin avec la Mar-

quiſe de de la Valete ; quoique je ne la quittaſſe que le moins qu'il me fut poſſible, je ne manquois à aucune des attentions qu'exigoit le reſpect infini que j'avois pour elle ; mais comme je l'entendis parler d'un ton plus animé qu'à l'ordinaire, je m'approchai ; elle contoit à ſa mere avec beaucoup d'émotion ce qui venoit d'arriver. Madame de Luſſan en fut auſſi offenſée que ſa fille ; je ne dis mot, je continuai même la promenade avec les Dames, & auſſi-tôt que je les eus remiſes chez elles, je fis chercher le chevalier. On le trouva chez lui, on lui dit de ma

part, que je l'attendois dans un endroit qui lui fut indiqué, il y vint; & je suis persuadé, lui dis-je en l'abordant, que ce qui vient de se passer à la promenade, est une plaisanterie, vous êtes un trop galant homme pour vouloir garder le Portrait d'une femme malgré elle. Je ne sçai, me repliqua-t-il, quel interêt vous pouvés y prendre, mais je sçai bien que je ne souffre pas volontiers des conseils. J'espere, lui dis-je, en mettant l'épée à la main, vous obliger de cette façon à recevoir les miens. Le Chevalier étoit brave, nous nous battîmes quelque temps avec

aſſez d'égalité, mais il n'étoit pas animé comme moi, par le deſir de rendre ſervice à ce qu'il aimoit: Je m'abandonnai ſans ménagement, il me bleſſa legerement en deux endroits, il eut à ſon tour deux grandes bleſſures, je l'obligeai de demander la vie, & de me rendre le Portrait. Après l'avoir aidé à ſe relever, & l'avoir conduit dans une maiſon qui étoit à deux pas de là, je me retirai chez moi, où après m'être fait penſer, je me mis à conſiderer le Portrait, à le baiſer mille & mille fois. Je ſçavois peindre aſſez joliment, il s'en falloit cependant

beaucoup que je ne fusse habile : mais de quoi l'amour ne vient-il pas à bout ? J'entrepris de copier ce Portrait, j'y passai toute la nuit, & j'y réüssis si bien, que j'avois peine moi-même à distinguer la copie de l'original. Cela me fit naître la pensée de substituer l'un à l'autre ; j'y trouvois l'avantage d'avoir celui qui avoit appartenu à d'Adelaïde, & de l'obliger, sans qu'elle le sçût, à me faire la faveur de porter mon ouvrage. Toutes ces choses sont considerables quand on aime, & mon cœur en sçavoit bien le prix.

Après avoir ajusté le brasse-

ſelet de façon que mon vol ne pût être découvert, j'allai le porter à Adelaïde. Madame de Luſſan me dit ſur cela mille choſes obligeantes. Adelaïde parla peu. Elle étoit embarraſſée, mais je voyois à travers cet embarras la joye de m'être obligée, & cette joye m'en donnoit à moi-même une bien ſenſible. J'ai eu dans ma vie quelques-uns de ces momens délicieux, & ſi mes malheurs n'avoient été que des malheurs ordinaires, je ne croirois pas les avoir trop achetés.

Cette petite avanture me mit tout-à-fait bien auprès

de Madame de Luſſan, j'étois toûjours chez elle : je voyois Adelaïde à toutes les heures, & quoique je ne lui parlaſſe pas de mon amour, j'étois ſûr qu'elle le connoiſſoit, & j'avois lieu de croire que je n'étois pas haï. Les cœurs auſſi ſenſibles que les nôtres s'entendent bien vîte : tout eſt expreſſif pour eux.

Il y avoit deux mois que je vivois de cette ſorte, quand je reçûs une lettre de mon pere, qui m'ordonnoit de partir. Cet ordre fut un coup de foudre : j'avois été occupé tout entier du plaiſir de voir & d'aimer Adelaïde. L'idée de m'en éloigner me fut toute

nouvelle, la douleur de m'en separer, les suites des procès qui étoit entre nos familles, se presenterent à mon esprit, avec tout ce qu'elles avoient d'odieux. Je passai la nuit dans une agitation que je ne puis exprimer. Après avoir fait cent projets, qui se détruisoient l'un l'autre; il me vint tout d'un coup dans la tête de brûler les papiers que j'avois entre les mains, & qui établissoient nos droits sur les biens de la maison de Lussan. Je fus étonné que cette idée ne me fut pas venu plûtôt. Je prevenois par-là les procès que je craignois tant. Mon pere qui y étoit très-enga-

ge, pouvoit, pour les terminer, consentir à mon mariage avec Adelaïde, mais quand cette esperance n'auroit point eu lieu, je ne pouvois consentir à donner des armes contre ce que j'aimois. Je me reprochai même d'avoir gardé si long-temps quelque chose dont ma tendresse m'auroit dû faire faire le sacrifice beaucoup plûtôt. Le tort que je faisois à mon pere ne m'arrêta pas; ses biens m'étoient substitués, & j'avois eu une succession d'un frere de ma mere que je pouvois lui abandonner; & qui étoit plus considerable que ce que je lui faisoit perdre

En

En falloit-il davantage pour convaincre un homme amoureux ; je crus avoir droit de disposer de ces papiers, j'allai chercher la cassette qui les renfermoit : je n'ai jamais passé de moment plûs doux, que celui où je les jettai au feu. Le plaisir de faire quelque chose pour ce que j'aimois me ravissoit : si elle m'aime, disois-je, elle sçaura quelque jour le sacrifice que je lui ai fait ; mais je le lui laisserai toûjours ignorer, si je ne puis toucher son cœur. Que ferois-je d'une reconnoissance qu'on seroit fâché de me devoir ? Je veux qu'Adelaïde m'aime, & je

ne veut pas qu'elle me soit obligée.

J'avouë cependant que je me trouvai plus de hardiesse pour lui parler ; la liberté que j'avois chez elle m'en fit naître l'occasion dès-le même jour.

Je vais bien-tôt m'éloigner de vous, belle Adelaïde, lui dis-je, vous souviendrez-vous quelquefois d'un homme dont vous faites toute la destinée. Je n'eus pas la force de continuer ; elle me parut interdite, je crus même voir de la douleur dans ses yeux ; vous m'avez entendu, repris-je, de grace répondez-moi

un mot. Que voulez-vous que je vous dise, me répondit-elle, je ne devrois pas vous entendre, & je ne dois pas vous répondre. A peine se donna-t-elle le tems de prononcer ce peu de paroles, elle me quitta aussi-tôt; & quoique je pusse faire dans le reste de la journée, il me fut impossible de lui parler, elle me fuyoit, elle avoit l'air embarrassé, que cet embarras avoit de charmes pour mon cœur. Je le respectai, je ne la regardois qu'avec crainte, il me sembloit que ma hardiesse l'auroit fait repentir de ses bontés.

J'aurois gardé cette con-

duite ſi conforme à mon reſ-
pect, & à la delicateſſe de
mes ſentimens, ſi la neceſſité
où j'étois de partir ne m'a-
voit preſſé de parler; je vou-
lois avant que de me ſeparer
d'Adelaïde lui apprendre mon
veritable nom. Cet aveu me
coûta encore plus que celui
de mon amour. Vous me
fuyez, lui dis-je : hé ! que
ferés-vous quand vous ſçau-
rés tous mes crimes, ou plû-
tôt tous mes malheurs. Je vous
ai abuſée par un nom ſuppo-
ſé: je ne ſuis point ce que vous
me croyez : je ſuis le fils du
Comte de Comminge. Vous
êtes le fils du Comte de
Comminge, s'écria Ade-

laïde ? quoi vous êtes nôtre ennemi ! C'eſt vous, c'eſt vôtre pere, qui pourſuivez la ruine du mien. Ne m'accablez point, lui dis-je, d'un nom auſſi odieux. Je ſuis un Amant prêt à tout ſacrifier pour vous. Mon pere ne vous fera jamais de mal, mon amour vous aſſure de lui.

Pourquoi, me répondit Adelaïde, m'avés-vous trompée ? que ne vous montriés-vous ſous vôtre véritable nom, il m'auroit averti de vous fuïr ? Ne vous repentez pas de quelque bonté que vous avez euë pour moi, lui dis-je, en lui prenant la main,

que je baisai malgré elle. Laissez-moi, me dit elle, plus je vous vois & plus je rends inévitables les malheurs que je crains.

La douceur de ces paroles me penétra d'une joye, qui ne me montra que des esperances. Je me flattai que je rendrois mon pere favorable à ma passion, j'étois si plein de mon sentiment qu'il me sembloit que tout devoit sentir & penser comme moi. Je parlai à Adelaïde de mes projets en homme sûr de réüssir.

Je ne sçai pourquoi, me dit-elle, mon cœur se refuse aux esperances que vous voulez me donner: Je n'envisa-

ge que des malheurs, & cependant je trouve du plaisir à sentir ce que je sens pour vous : je vous ai laissé voir mes sentimens, je veux bien que vous les connoissiés, mais souvenez-vous que je sçaurai quand il le faudra les sacrifier à mon devoir.

J'eus encore plusieurs conversation avec Adelaïde avant mon départ, j'y trouvois toûjours de nouvelles raisons de m'applaudir de mon bonheur : le plaisir d'aimer & de connoître que j'étois aimé remplissoit tout mon cœur, aucun soupçon, aucune crainte, pas même pour l'avenir, ne troubloit la

douceur de nos entretiens : nous étions sûrs l'un de l'autre, parce que nous nous estimions, & cette certitude bien loin de diminuer nôtre vivacité y ajoûtoit encore les charmes de la confiance. La seule chose qui inquiétoit Adelaïde, étoit la crainte de mon pere. Je mourrois de douleur, me disoit-elle, si je vous attirois la disgrace de vôtre famille : je veux que vous m'aimiez, mais je veux sur-tout que vous soyez heureux. Je partis enfin plein de la plus tendre, & de la plus vive passion qu'un cœur puisse ressentir ; & tout occupé du dessein de rendre

mon pere favorable à mon amour.

Cependant il étoit informé de tout ce qui s'étoit passé à Bagniéres. Le Domestique qu'il avoit mis près de moi, avoit des ordres secrets de veiller sur ma conduite : il n'avoit laissé ignorer ni mon amour, ni mon combat contre le Chevalier de S. Odon. Malheureusement le Chevalier étoit fils d'un ami de mon pere. Cette circonstance, & le danger où il étoit de sa blessure, tournoit encore contre moi. Le Domestique qui avoit rendu un compte si exact, m'avoit dit beaucoup plus heureux que je n'é-

tois ; il avoit peint Madame & Mademoiselle de Lussan remplies d'artifice, qui m'avoient connu pour le Comte de Comminge, & qui avoient eu dessein de me séduire.

Plein de ces idées, mon pere naturellement emporté, me traita à mon retour avec beaucoup de rigueur; il me reprocha mon amour, comme il m'auroit reproché le plus grand crime. Vous avez donc la lâcheté d'aimer mes ennemis, me dit-il, & sans respect pour ce que vous me devés, & pour ce que vous vous devés à vous-même, vous vous liez avec eux, que sçai-je même si vous n'a-

vés point fait quelque project plus odieux encore.

Oüi, mon pere, lui dis-je en me jettant à ses pieds, je suis coupable. mais je le suis malgré moi : dans ce même moment où je vous demande pardon, je sens que rien ne peut arracher de mon cœur cet amour qui vous irrite ; ayez pitié de moi, j'ose vous le dire, ayez pitié de vous : finissez une querelle qui trouble le repos de vôtre vie : l'inclination que la fille de Monsieur de Lussan & moi, avons pris l'un pour l'autre, aussi-tôt que nous nous sommes vûs, est peut-être un avertissement que le Ciel vous

donne. Mon pere, vous n'avez que moi d'enfant, voulez-vous me rendre malheureux, & combien mes malheurs me seront-ils plus sensibles encore, quand ils seront vôtre ouvrage ? laissez-vous attendrir pour un fils qui ne vous offense que par une fatalité, dont il n'est pas le maître.

Mon pere qui m'avoit laissé à ses pieds, tant que j'avois parlé, me regarda longtemps avec indignation. Je vous ai écouté, me dit-il enfin, avec une patience dont je suis moi-même étonné, & dont je ne me serois pas cru capable, aussi c'est la seule

grace que vous devez attendre de moi, il faut renoncer à vôtre folie, ou à la qualité de mon fils, prenez vôtre parti ſur cela, & commencés à me rendre les papiers dont vous êtes chargé, vous êtes indigne de ma confiance.

Si mon pere s'étoit laiſſé fléchir, la demande qu'il me faiſoit, m'auroit embarraſſé ; mais ſa dureté me donna du courage. Ces papiers, lui dis-je, ne ſont plus en ma puiſſance, je les ai brûlés; prenez pour vous dedommager les biens qui me ſont déja acquis. A peine eus-je le temps de prononcer ce peu de pa-

roles, mon pere furieux vint ſur moi l'épée à la main, il m'en auroit percé ſans doute, car je ne faiſois pas le plus petit effort pour l'éviter, ſi ma mere ne fût entrée dans le moment. Elle ſe jetta entre nous, que faites-vous lui, dit-elle, ſongez-vous que c'eſt vôtre fils, & me pouſſant hors de la chambre, elle m'ordonna d'aller l'attendre dans la ſienne.

Je l'attendis long-temps, elle vint enfin. Ce ne fut plus des emportemens, & des fureurs que j'eus à combattre, ce fut une mere tendre qui entroit dans mes peines, qui me prioit avec des lar-

mes d'avoir pitié de l'état, où je la reduisois. Quoi? mon fils, me disoit-elle, une Maîtresse, & une Maîtresse encore que vous ne connoissez que depuis quelques jours, peut l'emporter sur une mere. Helas, si vôtre bonheur ne dépendoit que de moi, je sacrifierois tout pour vous rendre heureux. Mais vous avés un pere qui veut être obéï, il est prêt à prendre les resolutions les plus violentes contre vous: Voulez-vous m'accabler de douleur? Etouffez une passion qui nous rendra tous malheureux.

Je n'avois pas la force de

lui répondre : je l'aimois tendrement ; mais l'amour étoit plus fort dans mon cœur. Je voudrois mourir, lui dis-je, plûtôt que de vous déplaire ; & je mourrai si vous n'avez pitié de moi. Que voulés-vous que je fasse, il m'est plus aisé de m'arracher la vie, que d'oublier Adelaïde : pourquoi trahirois-je les sermens que je lui ai faits ? quoi, je l'aurois engagée à me témoigner de la bonté, je pourrois me flatter d'en être aimé, & je l'abandonnerois ? non, ma mere, vous ne voulés pas que je sois le plus lâche des hommes.

Je lui contai alors tout ce

qui

qui s'étoit paſſé entre nous ; elle vous aimeroit, ajoutai-je, & vous l'aimeriés auſſi ; elle a vôtre douceur, elle a vôtre franchiſe, pourquoi voudriés-vous que je ceſſaſſe de l'aimer Mais, me dit-elle, que pretendez-vous faire : vôtre pere veut vous marier. & veut en attendant, que vous alliez à la campagne ; il faut abſolument que vous paroiſſiez déterminé à lui obéïr. Il compte vous faire partir demain avec un homme qui a ſa confiance, l'abſence fera peut être plus ſur vous que vous ne croyés ; en tout cas n'irritez pas encore M. de

Comminge par vôtre resistance, demandez du temps. Je ferai de mon côté tout ce qui dépendra de moi, pour vôtre satisfaction. La haine de vôtre pere dure trop long-tems. Quand sa vengeance auroit été légitime, il la pousseroit trop loin: mais vous avés eu un très-grand tort de brûler les papiers; il est persuadé que c'est un sacrifice que Madame de Lussan a ordonné à sa fille d'exiger de vous. Ha, m'écriai-je, est-il possible qu'on puisse faire cette injustice à Madame de Lussan. Bien loin d'avoir exigé quelque chose, Adelaïde ignore

ce que j'ai fait, & je ſuis bien ſûr qu'elle auroit employé pour m'en empêcher, tout le pouvoir qu'elle a ſur moi.

Nous prîmes enſuite des meſures ma mere & moi, pour que je puſſe recevoir de ſes nouvelles. J'oſai même la prier de m'en donner d'Adelaïde, qui devoit venir à Bordeaux. Elle eut la complaiſance de me le promettre, en exigeant que ſi Adelaïde ne penſoit pas pour moi comme je le croyois, je me ſoumettrois à ce que mon pere ſouhaitteroit. Nous paſſâmes une partie de la nuit dans cette converſation ; & dès que le jour parut, mon

conducteur me vint avertir qu'il falloit monter à cheval.

La terre où je devois passer le temps de mon éxil, étoit dans les Montagnes, à quelques lieuës de Bagniéres, de sorte que je fis la même route que je venois de faire. Nous étions arrivés d'assez bonne heure le second jour de nôtre marche, dans un Village, où nous devions passer la nuit; en attendant l'heure du souper, je me promenois dans le grand chemin, quand je vis de loin un équipage qui alloit à toute bride, & qui versa très-lourdement à quelques pas de

moi. Le battement de mon cœur m'annonça la part que je devois prendre à cet accident. Je volai à ce carosse, deux hommes qui étoient descendus de cheval se joignirent à moi pour secourir ceux qui étoient dedans : on s'attend bien que c'étoit Adelaïde, & sa mere ; c'étoit effectivement elle. Adelaïde s'étoit fort blessée au pied, il me sembla cependant que le plaisir de me revoir ne lui laissoit pas sentir son mal.

Que ce moment eut de charmes pour moi ! après tant de douleurs, après tant d'années, il est present à mon souvenir : comme elle ne pou-

voit marcher, je la pris entre mes bras, elle avoit les siens passez autour de mon col, & une de ses mains touchoit à ma bouche, j'étois dans un ravissement qui m'ôtoit presque la respiration. Adelaïde s'en aperçut, sa pudeur en fut allarmée; elle fit un mouvement pour se dégager de mes bras. Hélas! qu'elle connoissoit peu l'excès de mon amour; j'étois trop plein de mon bonheur pour penser qu'il y en eut quelqu'un au delà.

Mettez-moi à terre, me dit-elle d'une voix basse & timide, je crois que je pourrai marcher: Quoi, lui répon-

dis-je, vous avés la cruauté de m'envier le ſeul bien que je gouterai peut-être jamais. Je ſerrois tendrement Adelaïde en prononçant ces paroles; elle ne dit plus mot, & un faux pas que je fis l'obligea à reprendre ſa premiere attitude.

Le Cabaret étoit ſi près, que j'y fus bien-tôt. Je la portai ſur un lit, tandis qu'on mettoit ſa mere, qui étoit beaucoup plus bleſſée qu'elle, dans une autre: pendant qu'on étoit occupé auprès de Madame de Luſſan, j'eus le temps de conter à Adelaïde une partie de ce qui s'étoit paſſé entre mon pere & moi.

Je ſupprimai l'article des papiers brûlez dont elle n'avoit aucune connoiſſance. Je ne ſçai méme ſi j'euſſe voulu qu'elle l'eût ſçu. C'étoit en quelque façon lui impoſer la neceſſité de m'aimer, & je voulois devoir tout à ſon cœur. Je n'oſai lui peindre mon pere, tel qu'il étoit. Adelaïde étoit vertueuſe. Je ſentois que pour ſe livrer à ſon inclination, elle avoit beſoin d'eſperer que nous ſerions unis un jour, j'apuïai beaucoup ſur la tendreſſe de ma mere pour moi, & ſur ſes favorables diſpoſitions. Je priai Adelaïde de la voir; parlez à ma mere, me dit-elle,

elle, elle connoît vos ſentimens, je lui ai fait l'aveu des miens, j'ai ſenti que ſon autorité m'étoit neceſſaire pour me donner la force de les combattre s'il le faut, ou pour m'y livrer ſans ſcrupule; elle chercha tous les moïens pour amener mon pere à propoſer encore un accommodement, nous avons des parens communs que nous ferons agir. La joye que ces eſperances donnoient à Adelaïde me faiſoit ſentir encore plus vivement mon malheur: dites-moi, lui repondis-je, en lui prenant la main; que ſi nos peres ſont inéxorables, vous aurés quel-

que pitié pour un malheureux. Je ferai ce que je pourrai, me dit-elle, pour regler mes sentimens par mon devoir, mais je sens que je serai très malheureuse, si ce devoir est contre vous.

Ceux qui avoient été occupés à secourir Madame de Lussan s'aprocherent alors de sa fille, & rompirent nôtre conversation. Je fus au lit de la mere qui me reçût avec bonte ; elle me promit de faire tous ses efforts pour reconcilier nos familles. Je sortis ensuite pour les laisser en liberté ; mon conducteur qui m'attendoit dans ma chambre, n'avoit pas daigné

s'informer de ceux qui venoient d'arriver, ce qui me donna la liberté de voir encore un moment Adelaïde, avant que de partir. J'entrai dans sa chambre dans un état plus aisé à imaginer, qu'à representer, je craignois de la voir pour la derniere fois. Je m'aprochai de la mere, ma douleur lui parla pour moi, bien mieux que je n'eusse pû faire, aussi en reçû-je encore plus de marques de bonté, que le soir precedent. Adelaïde étoit à un autre bout de la chambre, j'aillai à elle d'un pas chancelant. Je vous quitte ma chere Adelaïde : je repetai la

même chose deux ou trois fois, mes larmes que je ne pouvois retenir lui dirent le reste, elle en répandit aussi je vous montre toute ma sensibilité, me dit-elle; je ne m'en fais aucun reproche, ce que je sens dans mon cœur authorise ma franchise: & vous meritez bien que j'en aye pour vous: je ne sçais quelle sera nôtre destinée, mes parens décideront de la mienne. Et pourquoi nous assujettir, lui répondis-je, à la tyrannie de nos peres, laissons-les se haïr puisqu'ils le veulent, & allons dans quelque coin du monde joüir de nôtre tendresse, & nous en faire un devoir? Que m'osez-

vous propoſer, me répondit-elle, voulez-vous me faire repentir des ſentimens que j'ai pour vous ; ma tendreſſe peut me rendre malheureuſe, je vous l'ai dit, mais elle ne me rendra jamais criminelle : adieu, ajoûta-t-elle, en me tendant la main, c'eſt par nôtre conſtance & par nôtre vertu que nous devons tâcher de rendre nôtre fortune meilleure ; mais quoiqu'il nous arrive, promettons-nous de ne rien faire qui puiſſe nous faire rougir l'un de l'autre. Je baiſois, pendant qu'elle me parloit, la main qu'elle m'avoit tendu : je la moüillois de mes lar-

mes, je ne suis capable, lui dis-je enfin, que de vous aimer, & de mourir de douleur.

J'avois le cœur si serré, que je pûs à peine prononcer ces dernieres paroles. Je sortis de cette chambre, je montai à cheval, & j'arrivai au lieu où nous devions dîner, sans avoir fait autre chose que de pleurer; mes larmes couloient, & j'y trouvois une espece de douceur; quand le cœur est véritablement touché il sent du plaisir à tout ce qui lui prouve à lui même sa propre sensibilité.

Le reste de nôtre voiage

se passa comme le commen-
cement, sans que j'eusse pro-
noncé une seule parole. Nous
arrivâmes le troisiéme jour
dans un Château bâti auprès
des Pirennées ; on voit à l'en-
tour des pins, des cypres,
des rochers escarpés & ari-
des, & on n'entend que le
bruit des torrens qui se pré-
cipitent entre les rochers.
Cette demeure si sauvage me
plaisoit, parce qu'elle
elle ajoûtoit encore à ma mé-
lancolie ; je passois les jour-
nées entieres dans les bois,
j'écrivois quand j'étois reve-
nu des lettres, où j'exprimois
tous mes sentimens. Cette
occupation étoit mon uni-

que plaisir ; je les lui donnerai un jour, disois-je, elle verra par-là, à quoi j'ai passé le temps de l'absence : J'en recevois quelquefois de ma mere, elle m'en écrivit une qui me donnoit quelque esperance ; Hélas, c'est le dernier moment de joye que j'ai ressenti, elle me mandoit que tous nos parens travailloient à racommoder nôtre famille, & qu'il y avoit lieu de croire qu'ils y réüssiroient.

Je fus ensuite six semaines sans recevoir des nouvelles : grand dieu de qu'elle longueur les jours étoient pour moi ? j'allois dès le matin sur le chemin par où les Messa-

gers pouvoient venir, je n'en revenois que le plus tard qu'il m'étoit possible, & toûjours plus affligé que je ne l'étois en partant ; enfin je vis de loin un homme qui venoit de mon côté, je ne doutai point qu'il ne vint pour moi, & au lieu de cette impatience que j'avois quelque moment auparavant, je ne sentis plus que de la crainte, je n'osois m'avancer, quelque chose me retenoit ; cette incertitude qui m'avoit semblé si cruelle me paroissoit dans ce moment un bien que je craignois de perdre.

Je ne me trompois pas :

les lettres que je reçûs par cet homme qui venoit effectivement pour moi, m'apprirent que mon pere n'avoit voulu entendre à aucun accommodement; & pour mettre le comble à mon infortune, j'appris encore que mon mariage étoit arrêté avec une fille de la maison de Foix, que la nôce devoit se faire dans le lieu où j'étois; & que mon pere viendroit lui-même dans peu de jours pour me préparer à ce qu'il desiroit de moi.

On juge bien que je ne balançai pas un moment sur le parti que je devois prendre; j'attendis mon pere avec af-

ſez de tranquilité, c'étoit même un adouciſſement à ma malheureuſe ſituation, d'avoir un ſacrifice à faire à Adelaïde, j'étois ſûr qu'elle m'étoit fidele, je l'aimois trop pour en douter : le veritable amour eſt plein de confiance.

D'ailleurs ma mere qui avoit tant de raiſons de me détacher d'elle, ne m'avoit jamais rien écrit qui pût me faire naître le moindre ſoupçon. Que cette conſtance d'Adelaïde ajoûtoit de vivacité à ma paſſion ! Je me trouvois heureux quelques fois, que la dureté de mon pere me donnât lieu de lui mar-

quer combien elle étoit aimée ; je passai les trois jours qui s'écoulerent jusqu'à l'arrivée de mon pere à m'occuper du nouveau sujet que j'allois donner à Adelaïde, d'être contente de moi ; cette idée malgré ma triste situation remplissoit mon cœur d'un sentiment qui approchoit presque de la joye.

L'entrevûë de mon pere, & de moi, fut de ma part pleine de respect, mais de beaucoup de froideur; & de la sienne de hauteur, & de fierté. Je vous ai donné le temps, me dit-il, de vous repentir de vos folies. & je viens vous donner le moyen de me les

faire oublier. Répondez par vôtre obéïssance à cette marque de ma bonté, & préparez-vous à recevoir comme vous devez Monsieur le Comte de Foix, & Mademoiselle de Foix sa fille, que je vous ai destinée; le mariage se fera ici, ils arriveront demain avec vôtre mere, & je ne les ai devancé que pour donner les ordres necessaires : je suis bien fâché M. dis-je à mon pere, de ne pouvoir faire ce que vous souhaitez, mais je suis trop honnête homme pour épouser une personne que je ne puis aimer, je vous prie même de trouver bon que je parte

d'ici tout à l'heure ; Mademoiselle de Foix quelque aimable qu'elle puiſſe être, ne me feroit pas changer de réſolution, & l'affront que je lui fais, en deviendroit plus ſenſible pour elle, ſi je l'avois vûë. Non, tu ne la verras point, me répondit-il, avec fureur. Tu ne verras pas même le jour, je vais t'enfermer dans un cachot deſtiné pour ceux qui te reſſemblent. Je jure qu'aucune puiſſance ne ſera capable de t'en faire ſortir, que tu ne ſois rentré dans ton devoir, je te punirai de toutes les façons dont je puis te punir, je te priverai de mon

bien ; je l'assurerai à Mademoiselle de Foix pour lui tenir autant que je le puis, les paroles que je lui ai données.

Je fus effectivement conduit dans le fond d'une tour ; le lieu où l'on me mit ne recevoit qu'une foible lumiere d'une petite fenêtre grillée qui donnoit dans une des cours du Château : mon pere ordonna qu'on m'apportât à manger deux fois par jour, & qu'on ne me laissât parler à personne : je passai dans cet état les premiers jours avec assez de tranquillité, & même avec une sorte de plaisir. Ce que je venois de faire

pour Adelaïde m'occupoit tout entier, & ne me laiſſoit preſque pas ſentir les incommodités de ma priſon; mais quand ce ſentiment fut moins vif, je me livrai à toute la douleur d'une abſence qui pouvoit être eternelle; mes reflexions ajoutoient encore à ma peine; je craignois qu'Adelaïde ne fût forcée de prendre un engagement. Je la voyois entourée de Rivaux empreſſez à lui plaire, je n'avois pour moi que mes malheurs; il eſt vrai qu'auprès d'Adelaïde c'étoit tout avoir, auſſi me reprochois je le moindre doute, & lui en demandois-je pardon

comme d'un crime. Ma mere me fit tenir une lettre, où elle m'exhortoit à me soumettre à mon pere, dont la colere devenoit tous les jours plus violente : elle ajoutoit qu'elle en souffroit beaucoup elle-même, que les soins qu'elle s'étoit donnés pour parvenir à un accommodement, l'avoient fait soupçonner d'intelligence avec moi.

Je fus très-touché des chagrins que je causois à ma mere, mais il me sembloit que ce que je souffrois moi-même, m'excusoit envers elle. Un jour que je rêvois comme à mon ordinaire, je fus

retiré de ma rêverie par un petit bruit qui se fit à ma fenêtre, je vis tout de suite tomber un papier dans ma chambre; c'étoit une lettre, je la décachetai avec un saisissement qui me laissoit à peine la liberté de respirer: mais que devins-je après l'avoir lûë: Voici ce qu'elle contenoit.

„ Les fureurs de M. de „ Comminge m'ont instruite „ de tout ce que je vous dois, „ je sçai ce que vôtre gene- „ rosité m'avoit laissé ignorer. „ Je sçais l'affreuse situation „ où vous êtes, & je n'ai pour „ vous en tirer, qu'un moyen „ qui vous rendra peut-être

„ plus malheureux, mais je
„ la serai aussi bien que vous,
„ & c'est là ce qui me don-
„ ne la force de faire ce qu'-
„ on exige de moi. On veut,
„ par mon engagement avec
„ un autre, s'assurer que je
„ pourrai être à vous: c'est à
„ ce prix que M. de Com-
„ minge met vôtre liberté;
„ il m'en coutera peut-être
„ la vie, & sûrement tout
„ mon repos. N'importe j'y
„ suis resolue. Vos malheurs,
„ vôtre prison sont aujour-
„ d'hui tout ce que je vois.
„ Je serai mariée dans peu
„ de jours au Marquis de
„ Benavidés. Ce que je con-
„ nois de son caractere m'an-

„nonce tout ce que j'aurai
„à souffrir : mais je vous
„dois du moins cette espece
„de fidelité de ne trouver
„que des peines dans l'en-
„gagement que je vais pren-
„dre. Vous, au contraire, tâ-
„chez d'être heureux : vôtre
„bonheur seroit ma conso-
„lation. Je sens que je ne
„devrois point vous dire tout
„ce que je vous dis, si j'étois
„veritablement genéreuse,
„je vous laisserois ignorer
„la part que vous avez à
„mon mariage : je me laisse-
„rois soupçonner d'incons-
„tance; j'en avois formé le
„dessein. Je n'ai pu l'exe-
„cuter ; j'ai besoin dans la

„ triste situation où je suis de
„ penser que du moins, mon
„ souvenir ne vous sera pas
„ odieux. Helas! il ne me
„ sera pas bien-tôt permis
„ de conserver le vôtre; il
„ faudra vous oublier, il
„ faudra du moins y faire
„ mes efforts. Voilà de tou-
„ tes mes peines celle que je
„ sens le plus; vous les aug-
„ menterez encore, si vous
„ n'évitez avec soin les occa-
„ sions de me voir & de me
„ parler. Songez que vous
„ me devez cette marque
„ d'estime; & songez com-
„ bien cette estime m'est che-
„ re, puisque de tous les sen-
„ timens que vous aviez pour

„ moi, c'est le seul qu'il me
„ soit permis de vous deman-
„ der.

Je ne lus cette fatale lettre que jusqu'à ces mots: „ On veut par mon engagement avec un autre s'assurer „ que je ne pourrai être à vous. La douleur dont ces paroles me penetrerent ne me permit pas d'aller plus loin: Je me laissai tomber sur un matelas qui composoit tout mon lit. J'y demeurai plusieurs heures sans aucun sentiment, & j'y serois peut-être mort sans le secours de celui qui avoit soin de m'apporter à manger. S'il avoit été effraïé de l'état où il me trouvoit, il

le fut bien davantage de l'excès de mon desespoir, dès que j'eus repris la connoissance. Cette lettre que j'avois toujours tenuë pendant ma foiblesse, & que j'avois enfin achevé de lire, étoit baignée de mes larmes, & je disois des choses qui faisoient craindre pour ma raison.

Cet homme qui jusques-là avoit été inaccessible à la pitié, ne put alors se défendre d'en avoir, il condamna le procedé de mon pere, il se reprocha d'avoir exécuté ses ordres, il m'en demanda pardon. Son repentir me fit naître la pensée de lui proposer de me laisser sortir seule-

ment pour huit jours, lui promettant qu'au bout de ce temps-là, je viendrois me remettre entre ses mains. J'ajoutai tout ce que je crus capable de le déterminer. Attendri par mon état, excité par son interêt & par la crainte que je ne me vengeasse un jour des mauvais traitemens que j'avois reçus de lui, il consentit à ce que je voulois, avec la condition qu'il m'accompagneroit.

J'aurois voulu me mettre en chemin dans le moment, mais il fallut aller chercher des chevaux, & l'on m'annonça que nous ne pourrions en avoir que pour le lendemain.

Mon

Mon dessein étoit d'aller trouver Adelaïde, de lui montrer tout mon desespoir, & de mourir à ses pieds, si elle persistoit dans ses resolutions : il falloit pour exécuter mon projet arriver avant son funeste mariage, & tous les moments que je differois me paroissoient des siécles. Cette lettre que j'avois lûë & relûë, je la lisois encore ; il sembloit qu'à force de la lire, j'y trouverois quelque chose de plus. J'examinois la datte, je me flattois que le temps pouvoit avoir été prolongé : elle se fait un effort, disois-je ; elle saisira tous les pretextes, pour dif-

ferer. Mais puis-je me flatter d'une si vaine esperance, reprenois-je ; Adelaïde se sacrifie pour ma liberté, elle voudra en hâter le moment. Helas ! Comment a-t-elle pû croire que la liberté sans elle fût un bien pour moi ? Je retrouverai par tout cette prison dont elle veut me tirer. Elle n'a jamais connu mon cœur : elle a jugé de moi comme des autres hommes, voilà ce qui me perd. Je suis encore plus malheureux que je ne croyois, puisque je n'ai pas même la consolation de penser que du moins mon amour étoit connu.

Je passai la nuit entiere à

faire de pareilles plaintes. Le jour parut enfin ; je montai à cheval avec mon Conducteur : nous avions marché une journée ſans nous arrêter un moment, quand j'aperçus ma mere dans le chemin qui venoit de nôtre côté : elle me reconnut, & après m'avoir montré ſa ſurpriſe de me trouver là, elle me fit monter dans ſon caroſſe. Je n'oſois lui demander le ſujet de ſon voyage : je craignois tout dans la ſituation où j'étois, & ma crainte n'étoit que trop bien fondée. Je venois, mon fils, me dit-elle, vous tirer moi-même de priſon, vôtre pere y

a conſenti. Ah ! m'écriai - je, Adelaïde eſt mariée, Ma mere ne me répondit que par ſon ſilence. Mon malheur qui étoit alors ſans remede ſe preſenta à moi dans toute ſon horreur : je tombai dans une eſpece de ſtupidité, & à force de douleur, il me ſembloit que je n'en ſentois aucune.

Cependant mon corps ſe reſſentit bientôt de l'état de mon eſprit. Le friſſon me prit, que nous étions encore en caroſſe, ma mere me fit mettre au lit : je fus deux jours ſans parler, & ſans vouloir prendre aucune nouriture ; la fiévre augmenta ;

& on commença le troisiéme à desesperer de ma vie. Ma mere qui ne me quittoit point, étoit dans un affliction inconcevable ; ses larmes, ses prieres, & le nom d'Adelaïde qu'elle employoit me firent enfin resoudre à vivre. Après quinze jours de la fiévre la plus violente, je commençai à être un peu mieux ; la premiere chose que je fis, fut de chercher la lettre d'Adelaïde, ma mere qui me l'avoit ôtée me vit dans une si grande affliction qu'elle fut obligée de me la rendre : je la mis dans une bourse qui étoit sur mon cœur, où j'avois déja mis son por-

trait : je l'en retirois pour la lire toutes les fois que j'étois seul.

Ma mere, dont le caractere étoit tendre, s'affligeoit avec moi ; elle croyoit d'ailleurs qu'il falloit ceder à ma tristesse, & laisser au temps le soin de me guerir.

Elle souffroit que je lui parlasse d'Adelaïde ; elle m'en parloit quelquefois, & comme elle s'étoit apperçûë que la seule chose qui me donnoit de la consolation, étoit l'idée d'être aimé, elle me conta qu'elle-même avoit déterminé Adelaïde à se marier. Je vous demande pardon, mon fils, me dit-elle,

du mal que je vous ai fait, je ne croyois pas que vous y fussiez si sensible : vôtre prison me faisoit tout craindre pour vôtre santé, & même pour vôtre vie. Je connoissois d'alleurs l'humeur infléxible de vôtre pere, qui ne vous rendroit jamais la liberté, tant qu'il craindroit que vous puissiez épouser Mademoiselle de Lussan : je me resolus de parler à cette genereuse fille, je lui fis part de mes craintes, elle les partagea, elle les sentit peut-être encore plus vivement que moi. Je la vis occupée à chercher les moyens de conclure promptement son mariage ;

il y avoit long-temps que son pere offensé des procedés de M. de Comminge la pressoit de se marier: rien n'avoit pû l'y déterminer jusques là. Sur qui tombera vôtre choix, lui demandai-je; il ne m'inporte, me répondit-elle, tout m'est égal, puisque je ne puis être à celui à qui mon cœur s'étoit destiné.

Deux jours aprés cette conversation, j'appris que le Marquis de Benavidés avoit été préferé à ses concurrens, tout le monde en fut étonné, & je le fus comme les autres.

Benavidés a une figure desagréable, qui le devient en-

core davantage par son peu d'esprit, & par l'extrême bizarerie de son humeur : j'en craignis les suites pour la pauvre Adelaïde, je la vis pour lui en parler dans la maison de la Comtesse de Gerlande, où je l'avois vûë. Je me prepare, me dit-elle, à être très-malheureuse, mais il faut me marier; & depuis que je sçais que c'est le seul moïen de délivrer M. vôtre fils, je me reproche tous les momens que je differe. Cependant ce mariage que je ne fais que pour lui, sera peut-être la plus sensible de ses peines; j'ai voulu du moins lui prouver par mon choix, que son interêt étoit

le ſeul motif qui me déterminoit. Plaignez moi, je ſuis digne de vôtre pitié, & je tacherai de meriter vôtre eſtime par la façon, dont je vais me conduire avec M. de Benavidés. Ma mere m'apprit encore qu'Adelaïde avoit ſçû par mon pere même que j'avois brûlé nos titres; il le lui avoit reproché publiquement le jour qu'il avoit perdu ſon procès: elle m'a avoüé, me diſoit ma mere, que ce qui l'avoit le plus touchée, étoit la généroſité que vous aviez eu de lui cacher ce que vous aviez fait pour elle. Nos journées ſe paſſoient dans de pareilles converſations, &

quoique ma mélancolie fût extrême, elle avoit cependant je ne ſçai quelle douceur inſéparable dans quelque état que l'on ſoit, de l'aſſurance d'être aimé.

Après quelques mois de ſéjour dans le lieu où nous étions, ma mere reçût ordre, de mon pere de retourner auprès de lui, il n'avoit preſque pris aucune part à ma maladie, la maniere dont il m'avoit traité avoit éteint en lui tout ſentiment pour moi. Ma mere me preſſa de partir avec elle, mais je la priai de conſentir que je reſtaſſe à la campagne, & elle ſe rendit à mes inſtances.

Je me retrouvai encore ſeul dans mes bois ; il me paſſa dès-lors dans la tête d'aller habiter quelque ſolitude, & je l'aurois fait ſi je n'avois éte retenu par l'amitié que j'avois pour ma mere ; il me venoit toûjours en penſée de tâcher de voir Adelaïde, mais la crainte de lui déplaire m'arrêtoit.

Après bien des irreſolutions, j'imaginai que je pourrois du moins tenter de la voir ſans être vû.

Ce deſſein arrêté, je me déterminai d'envoyer à Bourdeaux, pour ſçavoir où elle étoit : un homme qui étoit à moi depuis mon enfance,

& qui m'étoit venu retrouver pendant ma maladie ; il avoir été à Bagniéres avec moi, il connoiſſoit Adelaïde, il me dit même qu'il avoit des liaiſons dans la maiſon de Benavidés.

Après lui avoir donné toutes les inſtructions dont je pus m'aviſer, & les lui avoir repetées mille fois, je le fis partir : il apprit en arrivant à Bourdeaux que Benavidés n'y étoit plus, qu'il avoit emmené ſa femme peu de tems après ſon mariage dans des Terres qu'il avoir en Biſcaïe. Mon homme qui ſe nommoit Saint-Laurent me l'écrivit, & me demanda mes

ordres, je lui mandai d'aller en Biſcaïe ſans perdre un moment. Le deſir de voir Adelaïde s'étoit tellement augmenté par l'eſperance que j'en avois conçûë, qu'il ne m'étoit plus poſſible d'y reſiſter.

Saint-Laurent demeura près de ſix ſemaines à ſon voyage, il revint au bout de ce temps-là ; il me conta qu'après beaucoup de peines & de tentatives inutiles, il avoit appris que Benavidés avoit beſoin d'un Architecte, qu'il s'étoit fait preſenter ſous ce titre, & qu'à la faveur de quelque connoiſſance, qu'un de ſes oncles qui exerçoit cette profeſſion, lui

avoit autrefois donnée, il s'étoit introduit dans la maison, je crois, ajoûta-t'il, que Madame de Benavidés m'a reconnu, du moins me suis-je apperçû qu'elle a rougi la premiere fois qu'elle ma vû: il me dit ensuite qu'elle menoit la vie du monde la plus triste & la plus retirée, que son mari ne la quittoit presque jamais, qu'on disoit dans la maison qu'il en étoit très-amoureux, quoiqu'il ne lui en donna d'autre marque que son extrême jalousie, qu'il la portoit si loin, que son frere n'avoit la liberté de voir Madame de Benavidés que quand il étoit present.

Je lui demandai qui étoit ce frere, Il me répondit que c'étoit un jeune homme, dont on disoit autant de bien que l'on disoit de mal de Benavidés, qu'il paroissoit fort attaché à sa belle-sœur: ce discours ne fit alors nulle impression sur moi; la triste situation de Madame de Benavidés, & le desir de la voir m'occupoit tout entier. Saint-Laurent m'assura qu'il avoit pris toutes les mesures pour m'introduire chez Benavidés; il a besoin d'un Peintre, me dit-il, pour peindre un appartement, je lui ai promis de lui en ammener un, il faut que ce soit vous.

Il ne fut plus queſtion que de régler nôtre depart, j'écrivis à ma mere que j'allois paſſer quelque temps chez un de mes amis, & je pris avec Saint-Laurent le chemin de la Biſcaye; mes queſtions ne finiſſoient point ſur Madame de Benavidés, j'euſſe voulu ſçavoir juſqu'aux moindres choſes de ce qui la regardoit. Saint-Laurent n'étoit pas en état de me ſatisfaire, il ne l'avoit vûë que très-peu. Elle paſſoit les journées dans ſa chambre ſans autre compagnie que celle d'un chien qu'elle aimoit beaucoup, cet article m'intereſſa particuliere-

ment. Ce chien venoit de moi : Je me flattai que c'étoit pour cela qu'il étoit aimé ; quand on est bien malheureux, on sent toutes ces petites choses qui échapent dans le bonheur. Le cœur dans le besoin qu'il a de consolation, n'en laisse perdre aucune.

Saint Laurent me parla encore beaucoup de l'attachement du jeune Benavidés pour sa belle sœur, il ajoûta qu'il calmoit souvent les emportemens de son frere, & qu'on étoit persuadé que sans lui Adelaïde seroit encore plus malheureuse. Il m'exhorta aussi à me bor-

nér au plaisir de la voir, & à ne faire aucune tentative pour lui parler ; je ne vous dis point, continua t-il, que vous exposeriés vôtre vie, si vous étiez découvert; ce seroit un fòible motif pour vous retenir, mais vous exposeriez la sienne. C'étoit un si grand bien pour moi de voir du moins Adelaïde, que j'étois persuadé de bonne foi que ce bien me suffiroit : aussi me promis-je à moi-même, & promis-je à Saint Laurent encore plus de circonspection qu'il n'en exigeoit.

Nous arrivâmes après plusieurs jours de marche qui m'avoient paru plusieurs an-

nées, je fus presenté à Benavidés qui me mit aussi-tôt à l'ouvrage. On me logea avec le prétendu Architecte, qui de son côté devoit conduire des ouvriers, il y avoit plusieurs jours que mon travail étoit commencé sans que j'eusse encore vû Madame de Benavidés; je la vis enfin un soir passer sous les fenêtres de l'appartement, où j'étois pour aller à la promenade, elle n'avoit que son chien avec elle, elle étoit négligée, il y avoit dans sa démarche un air de langueur, il me sembloit que ses beaux yeux se promenoient sur tous les objets, sans

en regarder aucun. Mon Dieu que cette vûë me causa de trouble. Je restai appuyé sur la fenêtre, tant que dura la promenade. Adelaïde ne revint qu'à la nuit : Je ne pouvois plus la distinguer quand elle repassa sous ma fenêtre; mais mon cœur sçavoit que c'étoit elle.

Je la vis la seconde fois dans la Chapelle du Château. Je me plaçai de façon que je la pusse regarder pendant tout le temps qu'elle y fut sans être remarqué. Elle ne jetta point les yeux sur moi, j'en devois être bien aise, puisque j'etois sûr que si j'en étois reconnu,

elle m'obligeroit à partir. Cependant je m'en affligeai, je sortis de cette Chapelle avec plus de trouble, & d'agitation que je n'y étois entré. Je ne formai pas encore le dessein de me faire connoître, mais je sentois que je n'aurois pas la force de résister à une occasion, si elle se presentoit.

La vûë du jeune Benavidés me donnoit aussi une espece d'inquiétude, il venoit me voir travailler assez souvent, il me traittoit malgré la distance qui paroissoit être entre lui & moi, avec une familiarité dont j'aurois dû être touché : Je

ne l'étois cependant point. Ses agrémens, & son merite, que je ne pouvois m'empêcher de voir, retenoient ma reconnoissance ; je craignois en lui un rival, j'appercevois dans toute sa personne une certaine tristesse passionnée qui ressembloit trop à la mienne, pour ne pas venir de la même cause, & ce qui acheva de me convaincre, c'est qu'après m'avoir fait plusieurs questions sur ma fortune, vous êtes amoureux, me dit-il, la mélancolie où je m'apperçois que vous êtes plongé vient de quelques peines de cœur : dites-le-moi, si je puis quel-

que chose pour vous, je m'y employerai avec plaisir : tous les malheureux en général ont droit à ma compassion, mais il y en a d'une sorte que je plains encore plus que les autres.

Je crois que je remerciai de très-mauvaise grace Dom Gabriel, (c'étoit son nom) des offres qu'il me faisoit. Je n'eus cependant pas la force de lui nier que je fusse amoureux, mais je lui dis que ma fortune étoit telle, qu'il n'y avoit que le temps qui pût y apporter quelque changement. Puisque vous pouvez en attendre quelqu'un, me dit-il, je connois des

des gens encore plus à plaindre que vous.

Quand je fus ſeul, je fis mille réflexions ſur la converſation que je venois d'avoir, je conclus que Dom Gabriel étoit amoureux, & qu'il l'étoit de ſa belle-ſœur: toutes ſes démarches que j'examinois avec attention me confirmerent dans cette opinion. Je le voyois attaché à tous les pas d'Adelaïde, la regarder des mêmes yeux, dont je la regardois moi-mêmes. Je n'étois cependant pas jaloux, mon eſtime pour Adelaïde éloignoit ce ſentiment de mon cœur. Mais pouvois-je m'empêcher de craindre que

la vûë d'un homme aimable qui lui rendoit des ſoins, même des ſervices, ne lui fiſt ſentir d'une maniere plus fâcheuſe encore pour moi, que mon amour ne lui avoit cauſé que des peines.

J'étois dans cette diſpoſition lorſque je vis entrer dans le lieu où je peignois, Adelaïde menée par Dom Gabriel : Je ne ſçai, lui diſoit-elle, pourquoi vous voulez que je voye les ajuſtemens qu'on fait à cet appartement. Vous ſçavez que je ne ſuis pas ſenſible à ces choſes-là, J'oſe eſperer lui, dis-je, Madame en la regardant, que ſi vous daignez jetter les

yeux ſur ce qui eſt ici, vous ne vous repentirez pas de vôtre complaiſance. Adelaïde frapée de mon ſon de voix me réconnut auſſi-tôt; elle baiſſa les yeux quelques inſtans, & ſortit de la chambre ſans me regarder, en diſant que l'odeur de la peinture lui faiſoit mal.

Je reſtai confus, accablé de la plus vive douleur : Adelaïde n'avoit pas daigné même jetter un regard ſur moi elle m'avoit refuſé juſqu'aux marques de ſa colere : que lui ai-je fait, diſois-je ? Il eſt vrai que je ſuis venu ici contre ſes ordres. Mais ſi elle m'aimoit encore, elle me par-

donneroit un crime qui lui prouve l'excès de ma paſſion. Je concluois enſuite que puiſqu'Adelaïde ne m'aimoit plus, il falloit qu'elle aimât ailleurs ; cette penſée me donna une douleur ſi vive, & ſi nouvelle, que je crus n'être malheureux que de ce moment. Saint-Laurent qui venoit de temps en temps me voir, entra & me trouva dans une agitation qui lui fit peur. Qu'avez-vous, me dit-il ? que vous eſt-il arrivé ? Je ſuis perdu, lui répondis-je, Adelaïde ne m'aime plus, elle ne m'aime plus, repétai-je, eſt-il bien poſſible. Helas ! que j'avois tort de me plaindre de ma fortune

avant ce cruel moment; par combien de peines, par combien de tourmens ne racheterois-je pas ce bien que j'ai perdu, ce bien que je preferois à tout, ce bien qui au milieu des plus grands malheurs remplissoit mon cœur d'une si douce joye.

Je fus encore long-temps à me plaindre sans que Saint-Laurent pût tirer de moi la cause de mes plaintes, il sçut enfin ce qui m'étoit arrivé; je ne vois rien, dit-il, dans tout ce que vous me contez qui doive vous jetter dans le desespoir où vous êtes; Madame de Benavidés est sans doute offensée de la démar-

che que vous avez fait de venir ici. Elle a voulu vous en punir, en vous marquant de l'indifference ; que sçavez vous même si elle n'a point craint de se trahir, si elle vous eut regardé ! Non, non, lui dis-je, on n'est point si maître de soi, quand on aime ; le cœur agit seul dans un premier mouvement : il faut, ajoûtai je, que je la voye, il faut que je lui reproche son changemenr. Hélas ! après ce qu'elle a fait, devoit-elle m'ôter la vie d'une maniére si cruelle ? que ne me laissoit-elle dans cette prison ? j'y étois heureux ; puisque je croyois être aimé.

Saint-Laurent qui craignoit que quelqu'un ne me vît dans l'état où j'étois, m'emmena dans la chambre où nous couchions, je passai la nuit entiere à me tourmenter. Je n'avois pas un sentiment qui ne fût aussi-tôt détruit par un autre : je condamnois mes soupçons, je les reprenois, je me trouvois injuste de vouloir qu'Adelaïde conservât une tendresse qui la rendoit malheureuse. Je me reprochois dans ces momens de l'aimer plus pour moi, que pour elle; si je n'en suis plus aimé, disois-je à Saint-Laurent, si elle en aime un autre, qu'importe

que je meure; je veux tâcher de lui parler, mais ce sera seulement pour lui dire un dernier adieu. Elle n'entendra aucun reproche de ma part : ma douleur que je ne pourrai lui cacher, les lui fera pour moi.

Je m'affermis dans cette résolution, il fut conclu que je partirois aussi-tôt que je lui aurois parlé; nous en cherchâmes les moyens. Saint-Laurent me dit qu'il falloit prendre le tems que Dom Gabriel iroit à la chasse, où il alloit assez souvent, & celui de Benavidés seroit occupé à ses affaires domestiques, ausquelles il travailloit

certains jours de la ſemaine.

Il me fit promettre, que pour ne faire naître aucun ſoupçon, je travaillerois comme à mon ordinaire & que je commencerois à annoncer mon départ prochain.

Je me remis donc à mon ouvrage, j'avois preſque ſans m'en appercevoir, quelque eſperance qu'Adelaïde viendroit encore dans ce lieu; tous les bruits que j'entendois me donnoient une émotion que je pouvois à peine ſoutenir, je fus dans cette ſituation pluſieurs jours de ſuite, il falut enfin perdre l'eſperance de voir Adelaïde de cette façon, & chercher un moment

où je puſſe la trouver ſeule.

Il vint enfin ce moment : Je montois comme à mon ordinaire pour aller à mon ouvrage, quand je vis Adelaïde qui entroit dans ſon appartement ; je ne doutai pas qu'elle ne fut ſeule. Je ſçavois que Dom Gabriel étoit ſorti dès-le matin, & j'avois entendu Benavidés dans une ſalle baſſe parler avec un de ſes Fermiers.

J'entrai dans la chambre avec tant de précipitation qu'Adelaïde ne me vit que quand je fus près d'elle, elle voulut s'échapper auſſi-tôt qu'elle m'apperçût, mais la retenant par ſa robe, ne me

fuïez pas, lui dis-je, Madame, laiſſez moi joüir pour la derniere fois du bonheur de vous voir; cet inſtant paſſé, je ne vous importunerai plus, j'irai loin de vous mourir de douleur des maux que je vous ai cauſés, & de la perte de vôtre cœur. Je ſouhaite que Dom Gabriel plus fortuné que moi... Adelaïde que la ſurpriſe & le trouble avoïent juſques-là empéché de parler, m'arrêta à ces mots, & jettant un regard ſur moi: quoi, me dit-elle, vous oſez me faire des reproches: vous oſez me ſoupçonner, vous...

Ce ſeul mot me precipita à ſes pieds; non ma

chere Adelaïde, lui dis-je; non, je n'ai aucun ſoupçon qui vous offenſe, pardonnez un diſcours que mon cœur n'a point avoüé: Je vous pardonne tout, me dit elle, pourvû que vous partiez tout à l'heure, & que vous ne me voyés jamais. Songez que c'eſt pour vous que je ſuis la plus malheureuſe perſonne du monde; voulez-vous faire croire que je ſuis la plus criminelle; je ferai, lui dis-je, tout ce que vous m'ordonnerez, mais promettez-moi du moins que vous ne me hairez pas

Quoique Adelaïde m'eût dit pluſieurs fois de me lever, j'étois reſté à ſes ge-

noux, ceux qui aiment ſçavent combien cette attitude a de charmes, j'y étois encore quand Benavidés ouvrit tout d'un coup la porte de la chambre, il ne me vit pas plûtôt aux genoux de ſa femme, que venant à elle l'épée à la main; tu mourras perfide s'écria-t-il. Il l'auroit tuée infailliblement, ſi je ne me fuſſe jetté au devant d'elle: je tirai en même temps mon épée; je commencerai donc par toi ma vengeance, dit Benavidés, en me donnant un coup qui me bleſſa à l'épaule. Je n'aimois pas aſſez la vie pour la défendre, mais je haiſſois trop Benavidés pour la lui aban-

donner. D'ailleurs ce qu'il venoit d'entreprendre contre celle de sa femme ne me laissoit plus l'usage de la raison, j'allai sur lui, je lui portai un coup qui le fit tomber, sans sentiment.

Les Domestiques que les cris de Madame de Benavidés avoient attirés, entrerent dans ce moment, ils me virent retirer mon épée du corps de leur maître, plusieurs se jetterent sur moi, ils me désarmerent sans que je fisse aucun effort pour me défendre : la vûë de Madame de Benavidés qui étoit à terre fondant en larmes auprès de son mari, ne me laissoit de

ſentiment que pour ſes douleurs. Je fus traîné dans une chambre, où je fus enfermé.

C'eſt-là que livré à moi-même, je vis l'abîme oú j'avois plongé Madame de Benavidés. La mort de ſon mari que je croyois alors, tué à ſes yeux, & tué par moi, ne pouvoit manquer de faire naître des ſoupçons contre elle. Quel reproche ne me fis-je point j'avois cauſé ſes premiers malheurs, & je venois d'y mettre le comble par mon imprudence, je me repreſentois l'état où je l'avois laiſſée. Tout le reſſentiment dont elle devoit être animée

contre moi, elle me devoit haïr, je l'avois merité; la ſeule eſperance qui me reſta fut de n'être pas connu; l'idée d'être pris pour un ſcelerat, qui dans toute autre occaſion m'auroit fait fremir, ne m'étonna point. Adelaïde me rendoit juſtice, & Adelaïde étoit pour moi tout l'Univers.

Cette penſée me donna quelque tranquillité, qui étoit cependant troublée par l'impatience que j'avois d'être interrogé. Ma porte s'ouvrit au milieu de la nuit. Je fus ſurpris en voyant entrer Dom Gabriel. Raſſurez-vous, me dit-il en approchant, je

viens

viens par ordre de Madame de Benavidés, elle a eu assez d'estime pour moi pour ne me rien cacher de ce qui vous regarde. Peut-être, ajouta-t-il avec son soupir qu'il ne put retenir, auroit-elle pensé differemment, si elle m'avoit bien connu. N'importe, je répondrai à sa confiance: je vous sauverai & je la sauverai si je puis. Vous ne me sauverez point, lui dis-je à mon tour, je dois justifier Madame de Benavidés, & je le ferois aux dépens de mille vies.

Je lui expliquai tout de suite mon projet de ne point me faire connoître. Ce pro-

jet pourroit avoir lieu, me répondit Dom Gabriel, si mon frere étoit mort, comme je vois que vous le croyez, mais sa blessure, quoique grande, peut n'être pas mortelle, & le premier signe de vie qu'il a donné, a été de faire renfermer Madame de Benavidés dans son appartement. Vous voyez par-là qu'il l'a soupçonnée, & que vous vous perdriez sans la sauver. Sortons, ajoûta-t-il : je puis aujourd'hui pour vous ce que je ne pourrai peut-être plus demain. Et que deviendra Madame de Benavidés, m'écriai-je ? Non je ne puis me resoudre à me tirer d'un pe-

-t-il où je l'ai mise, & à l'y laisser. Je vous ai déja dit, me répondit Dom Gabriel, que vôtre présence ne peut que rendre sa condition plus fâcheuse. Hé bien ! lui dis-je, je fuïrai puisqu'elle le veut, & que son interêt le demande. J'esperois en sacrifiant ma vie lui donner du moins quelque pitié : je ne meritois pas cette consolation. Je suis un malheureux, indigne de mourir pour elle. Protegez-là, dis-je à Dom Gabriel, vous êtes genereux, son innocence, son malheur, doivent vous toucher. Vous pouvez juger, me repliqua-t-il, par ce qui m'est échapé, que les

interêts de Madame de Benavidés me sont plus chers qu'il ne faudroit pour mon repos, je ferai tout pour elle Hélas ! ajouta-t-il : Je me croirois payé si je pouvois encore penser qu'elle n'a rien aimé. Comment se peut-il que le bon-heur d'avoir touché un cœur comme le sien ne vous ait pas suffi ? Mais sortons, poursuivit-il, profitons de la nuit. il me prit par la main, tourna une lanterne sourde, & me fit traverser les cours du Château. J'étois si plein de rage contre moi-même, que par un sentiment de desesperé, j'aurois voulu être encore plus mal-

heureux que je n'étois.

Dom Gabriel m'avoit conſeillé en me quittant d'aller dans un Convent de Religieux qui n'étoit qu'à un quart de lieuë du Château : il faut, me dit-il, vous tenir caché dans cette maiſon pendant quelques jours pour vous dérober aux recherches que je ſerai moi-même obligé de faire : voilà une lettre pour un Religieux de la maiſon à qui vous pouvez vous confier. J'errai encore longtemps autour du Château, je ne pouvois me reſoudre à m'en éloigner : mais le deſir de ſçavoir des nouvelles d'Adelaïde, me détermina enfin

à prendre la route du Couvent.

J'y arrivai à la pointe du jour. Ce Religieux aprés avoir lû la lettre de Dom Gabriel m'ammena dans une chambre. Mon extrême abbatement & le sang qu'il apperçut sur mes habits lui firent craindre que je ne fusse blessé. Il me le demandoit quand il me vit tomber en foiblesse, un Domestique qu'il appella & lui me mirent au lit. On fit venir le Chirurgien de la maison pour visiter ma playe, elle s'étoit extrêmement envenimée par le froid & par la fatigue que j'avois souffert.

Quand je fus seul avec le Pere à qui j'étois adressé, je le priai d'envoyer à une maison du Village que je lui indiquai, pour s'informer de Saint-Laurent : j'avois jugé qu'il s'y seroit refugié, je ne m'étois pas trompé, il vint avec l'homme que j'avois envoyé. La douleur de ce pauvre Garçon fut extrême quand il sçût que j'étois blessé, il s'approcha de mon lit, pour s'informer de mes nouvelles. Si vous voulez me sauver la vie, lui dis-je, il faut m'apprendre dans quel état est Madame de Benavidés, sçachez ce qui se passe, ne perdez pas un moment pour

m'en éclaircir, & ſongez que ce que je ſouffre eſt mille fois pire que la mort ; Saint-Laurent me promit de faire ce que je ſouhaitois, il ſortit dans l'inſtant pour prendre les meſures neceſſaires.

Cependant la fiévre me prit avec beaucoup de violence : ma playe parut dangereuſe, on fut obligé de me faire de grandes inciſions ; mais les maux de l'eſprit me laiſſoient à peine ſentir ceux du corps. Madame de Benavidés, comme je l'avois vûë en ſortant de ſa chambre fondant en larmes, couchée ſur le plancher auprès de ſon mari que j'avois bleſſé, ne me ſortoit

pas

pas un moment de l'eſprit: je repaſſois les malheurs de ſa vie, je me trouvois partout: ſon mariage, le choix de ce mari le plus jaloux, le plus bizarre de tous les hommes, s'étoit fait pour moi, & je venois de mettre le comble à tant d'infortunes, en expoſant ſa reputation. Je me rapellois enſuite la jalouſie que je lui avois marquée: quoiqu'elle n'eût duré qu'un moment, quoiqu'un ſeul mot l'eût fait ceſſer, je ne pouvois me la pardonner. Adelaïde me devoit regarder comme indigne de ſes bontés, elle devoit me haïr. Cette idée, ſi douloureuſe, ſi accab lante

je la soûtenois par la rage dont j'étois animé contre moi-même.

Saint - Laurent revint au bout de huit jours, il me dit que Benavidés étoit très-mal de sa blessure, que sa femme paroissoit inconsolable, que Dom Gabriel faisoit mine de nous faire chercher avec soin. Ces nouvelles n'étoient pas propres à me calmer : je ne sçavois ce que je devois desirer, tous les évenemens étoient contre moi, je ne pouvois même souhaiter la mort : il me sembloit que je me devois à la justification de Madame de Benavidés.

Le Religieux qui me servoit prit pitié de moi, il m'entendoit soupirer continuellement, il me trouvoit presque toûjours le visage baigné de larmes. C'étoit un homme d'esprit, qui avoit été longtemps dans le monde, & que divers accidens avoient conduit dans le Cloître. Il ne chercha point à me consoler par ses discours, il me montra seulement de la sensibilité pour mes peines: ce moïen lui réüssit, il gagna peu à peu ma confiance, peut-être aussi ne la dût-il qu'au besoin que j'avois de parler & de me plaindre. je m'attachois à lui à mesure que je lui contois

mes malheurs, il me devint ſi néceſſaire au bout de quelques jours, que je ne pouvois conſentir à le perdre un moment. Je n'ai jamais vû dans perſonne plus de vraïe bonté, je lui repetois mille fois les mêmes choſes, il m'écoutois, il entroit dans mes ſentimens.

C'étoit par ſon moyen que je ſçavois ce qui ſe paſſoit chez Benavidés, ſa bleſſure le mit long-temps dans un très-grand danger. Il guérit enfin. J'en appris la nouvelle par Dom Jerôme, c'étoit le nom de ce Religieux, il me dit enſuite que tout paroiſſoit tranquille dans le Châ-

teau, que Madame de Benavidés vivoit encore plus retirée qu'auparavant, que ſa ſanté étoit très-languiſante, il ajoûta qu'il faloit que je me diſpoſaſſe à m'éloigner auſſi-tôt que je le pourrois, que mon ſejour pouvoit être découvert, & cauſer des nouvelles peines à Madame de Benavidés.

Il s'en falloit bien que je ne fuſſe en l'état de partir, j'avois toûjours la fiévre, ma playe ne ſe refermoit point. J'étois dans cette maiſon depuis deux mois, quand je m'apperçus un jour que Dom Jerôme étoit triſte & réveur. il détournoit les yeux, il n'o-

ſoit me regarder, il répondit avec peine à mes queſtions, j'avois pris beaucoup d'amitié pour lui, d'ailleurs les malheureux ſont plus ſenſibles que les autres. J'allois lui demander le ſujet de ſa mélancolie, lorſque Saint-Laurent, en entrant dans ma chambre me dit, que Dom Gabriel étoit dans la maiſon, qu'il venoit de le rencontrer.

Dom Gabriel eſt ici, dis-je en regardant Dom Jerôme, & vous ne m'en dites rien; pourquoi ce myſtére? vous me faites trembler! que fait Madame de Benavidés? par pitié, tirez-moi de la cruelle incertitude où je ſuis.

Je voudrois pouvoir vous y laisser toûjours, me dit enfin Dom Jerôme en m'embrassant. Ah! m'écriai-je, elle est morte, Benavidés l'a sacrifiée à sa fureur. Vous ne me répondez point. Hélas! je n'ai donc plus d'espérance. Non, ce n'est point Benavidés, reprenois-je, c'est moi qui lui ai plongé le poignard dans le sein, sans mon amour elle vivroit encore. Adelaïde est morte, je ne la verrai plus, je l'ai perduë pour jamais. Elle est morte, & je vis encore, que tardai-je à la suivre, que tardai-je à la vanger. Mais non, ce seroit me faire grace que de

me donner la mort : ce ſeroit me ſeparer de moi-même, qui me fait horreur.

L'agitation violente dans laquelle j'étois fit r'ouvrir ma playe, qui n'étoit pas encore bien fermée : je perdis tant de ſang que je tombai en foibleſſe, elle fut ſi longue que l'on me crut mort, je revins enfin après pluſieurs heures. Dom Jerôme craignit que je n'entrepriſſe quelque choſe contre ma vie, il chargea Saint-Laurent de me garder à vûë. Mon deſeſpoir prit alors une autre forme. Je reſtai dans un morne ſilence. Je ne répandois pas une larme. Ce fut dans ce temps que je

fis deſſein d'aller dans quelque lieu, où je pûſſe être en proye à toute ma douleur. J'imaginois preſque un plaiſir à me rendre encore plus miſerable que je ne l'étois.

Je ſouhaitai de voir Dom Gabriel, parce que ſa vûë devoit encore augmenter ma peine; je priai Dom Jerôme de l'amener; ils vinrent enſemble dans ma chambre le lendemain. Dom Gabriel s'aſſit auprès de mon lit: nous reſtâmes tous deux aſſez long-temps ſans nous parler, il me regardoit avec des yeux pleins de larmes: je rompis enfin le ſilence. Vous êtes bien genereux, Monſieur,

de voir un miſerable pour qui vous devez avoir tant de haine. Vous êtes trop malheureux, me répondit-il, pour que je puiſſe vous haïr; je vous ſupplie, lui dis je, de ne me laiſſer ignorer aucune circonſtance de mon malheur, l'éclairciſſement que je vous demande previendra peut-être des évenemens que vous avez interêt d'empêcher. J'augmenterai mes peines & les vôtres, me repondit-il: n'importe, il faut vous ſatisfaire, vous verrez du moins dans le recit que je vais vous faire que vous n'êtes pas ſeul à plaindre; mais je ſuis obligé pour vous apprendre tout

ce que vous voulez ſçavoir, de vous dire un mot de ce qui me regarde.]

Je n'avois jamais vû Mme de Benavidés quand elle devint ma belle ſœur, mon frere que des affaires conſiderables avoient attiré à Bordeaux en devint amoureux; & quoique ces rivaux euſſent autant de naiſſance & de bien, & lui fuſſent preferables par beaucoup d'autres endroits, je ne ſçai par quelle raiſon le choix de Madame de Benavidés fut pour lui. Peu de temps aprés ſon mariage, il la mena dans ſes terres, c'eſt - là ou je la vis pour la premiere fois ; ſi ſa beauté

me donna de l'admiration, je fus encore plus enchanté des graces de ſon eſprit, & de ſon extrême douceur, que mon frere mettoit tous les jours à de nouvelles épreuves. Cependant l'amour que j'avois alors pour une très-aimable perſonne dont j'étois tendrement aimé, me faiſoit croire que j'étois à l'abri de tant de charmes ; j'avois même deſſein d'engager ma belle-ſœur à me ſervir auprès de ſon mari ; pour le faire conſentir à mon mariage. Le pere de ma maîtreſſe offenſé des refus de mon frere, ne m'avoit donné qu'un tems très-court

pour les faire ceſer, & m'avoit déclaré, & à ſa fille, que ce temps expiré il la marieroit à un autre.

L'amitié que Madame de Benavidés me témoignoit, me mit bien-tôt en état de lui demander ſon ſecours, j'allois ſouvent dans ſa chambre, dans le deſſein de lui en parler, & j'étois arrêté par le plus leger obſtacle. Cependant le temps qui m'avoit été preſcrit s'écouloit, j'avois reçû pluſieurs lettres de ma maîtreſſe, qui me preſſoit d'agir; les réponſes que je lui faiſois ne la ſatisfirent pas, il s'y gliſſoit, ſans que je m'en apperçuſſe, une froideur qui

m'attira des plaintes; elles me parurent injustes, je lui en écrivis sur ce ton là. Elle se crut abandonnée, & le dépit joint aux instances de son pere, la determinerent à se marier; elle m'instruisit elle-même de son sort, sa lettre quoique pleine de reproche étoit tendre; elle finissoit en me priant de ne la voir jamais. Je l'avois beaucoup aimée, je croyois l'aimer encore, je ne pus apprendre sans une veritable douleur que je la perdois : je craignois qu'elle ne fut malheureuse, & je me reprochois d'en être la cause.

Toutes ces differentes pen-

ſées m'occupoient, j'y rêvois triſtement en me promenant dans une allée de ce bois que vous connoiſſez, quand je fus abordé par Madame de Benavidés : elle s'aperçût de ma triſteſſe, elle m'en demanda la cauſe avec amitié, une ſecretre repugnance me retenoit. Je ne pouvois me reſoudre à lui dire que j'avois été amoureux ; mais le plaiſir de pouvoir lui parler d'amour, quoique ce ne fut pas pour elle, l'emporta. Tous ces mouvemens ſe paſſoient dans mon cœur, ſans que je les démêlaſſe. Je n'avois encore oſé aprofondir ce que je ſentois pour ma belle-ſœur : je

lui contai mon avanture, je lui montrai la lettre de Mademoiſelle de N... Que ne m'avés-vous parlé plûtôt, me dit-elle, peut-être aurois-je obtenu de Monſieur vôtre frere le conſentement qu'il vous refuſoit. Mon Dieu ! que je vous plains, & que je la plains : elle ſera aſſûrément malheureuſe ! La pitié de Madame de Benavidés pour Mademoiſelle de N... me fit craindre qu'elle ne prît de moi des idées deſavantageuſes ; & pour diminuer cette pitié je me preſſai de lui dire que le mari de Mademoiſelle de N... avoit du merite, de la naiſſance, qu'il

tenoit un rang considerable dans le monde & qu'il y avoit apparence que sa fortune deviendroit encore plus considerable. Vous vous trompés, me répondit-elle, si vous croyez que tous ces avantages la rendent heureuse, rien ne peut remplacer la perte de ce qu'on aime ; c'est une cruelle chose, ajouta-t-elle, quand il faut mettre toûjours le devoir à la place de l'inclination. Elle soupira plusieurs fois pendant cette conversation ; je m'aperçûs même qu'elle avoit peine à retenir ses larmes.

Après m'avoir dit encore quelque mot, elle me quit-

ta. Je n'eus pas la force de la ſuivre, je reſtai dans un trouble que je ne puis exprimer, je vis tout d'un coup, ce que je n'avois pas voulu voir juſques-là, que j'étois amoureux de ma belle-ſœur, & je crus voir qu'elle avoit une paſſion dans le cœur : je me rappellai mille circonſtances auſquelles je n'avois pas fait attention. Son goût pour la ſolitude, ſon éloignement pour tous les amuſemens dans un âge comme le ſien. Son extrême mélancolie que j'avois attribuée au mauvais traitement de mon frere, me parut alors avoir une autre cauſe : que de reflexions dou-

loureuſes ſe preſenterent en même temps à mon eſprit ! Je me trouvois amoureux d'une perſonne que je ne devois point aimer, & cette perſonne, en aimoit un autre. Si elle n'aimoit rien, diſois-je, mon amour quoique ſans eſperance ne ſeroit pas ſans douceur, je pourrois prétendre à ſon amitié, elle m'auroit tenu lieu de tout, mais cette amitié n'eſt plus rien pour moi, ſi elle a des ſentimens plus vifs pour un autre. je ſentois que je devois faire tous mes efforts pour me guerir d'une paſſion contraire à mon repos, & que l'honneur ne me per-

mettoit pas d'avoir. Je pris le dessein de m'éloigner, & je rentrai au Château pour dire à mon frere que j'étois obligé de partir : mais la vûë de Madame de Benavidés arrêta mes résolutions ; cependant pour me donner à moi-même un pretexte de rester près d'elle, je me persuadai que je lui étois utile pour arrêter les mauvaises humeurs de son mari.

Vous arrivâtes dans ce temps là, je trouvai en vous un air, & des manieres qui démentoient la condition sous laquelle vous paroissiés. Je vous marquai de l'amitié, je voulus entrer dans vôtre

confidence, mon deſſein étoit de vous engager enſuite à peindre Madame de Benavidés; car malgré toutes les illuſions que mon amour me faiſoit, j'étois toûjours, dans la réſolution de m'éloigner, & je voulois en me ſeparant d'elle pour toûjours avoir du moins ſon portrait. La maniere dont vous répondites à mes avances, me fit voir, que je ne pouvois rien eſperer de vous, & j'étois allé pour faire venir un autre Peintre le jour malheureux, où vous bleſſâtes mon frere. Jugez de ma ſurpriſe quand à mon retour j'apris tout ce qui s'étoit paſſé; mon frere

qui étoit très-mal gardoit un morne silence, & jettoit de temps en temps des regards terribles sur Madame de Benavidés. Il m'appella aussitôt qu'il me vit, délivrez-moi, me dit il, de la vûë d'une femme qui m'a trahi: faites la conduire dans son appartement & donnés ordre qu'elle n'en puisse sortir. Je voulus dire quelque chose, Mais Monsieur de Benavidés m'interrompit au premier mot, faites ce que je souhaite, me dit-il, ou ne me voyez jamais.

Il fallut donc obéïr, je m'approchai de ma belle-sœur, je la priai que je pusse

lui parler dans ſa chambre, elle avoit entendu les ordres que ſon mari m'avoit donnés; allons, me dit-elle, en répandant un torrent de larmes, venés executer ce que l'on vous ordonne. Ces paroles qui avoient l'air de reproches, me penetrerent de douleur, je n'oſai y répondre dans le lieu où nous étions; mais elle ne fut pas plûtôt dans ſa chambre, que la regardant avec beaucoup de triſteſſe, quoi? lui dis-je Madame, me confondez-vous avec vôtre perſécuteur, moi, qui ſent vos peines comme vous-même, moi qui donnerois ma vie pour vous?

je fremis de le dire; mais je crains pour la vôtre; retirés-vous pour quelque temps dans un lieu sûr, je vous offre de vous y faire conduire. Je ne sçai si Monsieur de Benavidés en veut à mes jours, me répondit elle, je sçai seulement que mon devoir m'oblige à ne pas l'abandonner, & je le remplirai quoiqu'il m'en puisse coûter. Elle se tût quelques momens & reprenant la parole : Je vais, continua-t'elle, vous donner par une entiere confiance la plus grande marque d'estime que je puisse vous donner; aussi bien l'aveu que j'ai à vous faire, m'est-il necessaire pour conserver

conserver la vôtre, allez retrouver vôtre frere, une plus longue conversation pourroit lui être suspecte revenez ensuite le plûtôt que vous pourrez.

Je sortis comme Madame Benavidés le souhaitoit, le Chirurgien avoit ordonné qu'on ne laissât entrer personne dans la chambre de Monsieur de Benavidés, je courus retrouver sa femme, agité de mille pensées differentes: je desirois de sçavoir ce qu'elle avoit à me dire, & je craignoit de l'apprendre. Elle me conta comment elle vous avoit connu: l'amour que vous aviez pris pour elle le

premier moment que vous l'aviez vûë. Elle ne me dissimula point l'inclination que vous lui aviez inspirée.

Quoi : m'écriai-je, à cet endroit du recit de D. Gabriel, j'avois touché l'inclination de la plus parfaite personne du monde, & je l'aï perduë ? cette idée pénetra mon cœur d'un sentiment si tendre, que mes larmes qui avoient été retenuës jusques-là par l'excès de mon desespoir commencerent à couler.

Oüi, continua Dom Gabriel, vous en étiez aimé : quel fond de tendresse je découvris pour vous dans son cœur malgré ses malheurs, malgré sa situation presente.

Je ſentois qu'elle appuyoit avec plaiſir ſur tout ce que vous aviez fait pour elle, elle m'avoüa qu'elle vous avoit reconnu quand je la conduiſis dans la chambre, où vous peigniez, qu'elle vous avoit écrit, pour vous ordonner de partir, & qu'elle n'avoit pû trouver une occaſion de vous donner ſa lettre. Elle me conta enſuite comment ſon mari vous avoit ſurpris dans le moment même, où vous lui diſiés un éternel adieu; qu'il avoit voulu la tuer, & que c'étoit en la défendant que vous aviez bleſſé Monſieur de Benavidés. Sauvez ce malheureux, ajoûta-

t-elle, vous ſeul pouvez le dérober au ſort qui l'attend; car je le connois, dans la crainte de m'expoſer, il ſouffriroit les derniers ſuplices plûtôt que de déclarer ce qu'il eſt. Il eſt bien payé de ce qu'il ſouffre, lui dis-je, Madame par la bonne opinion que vous avez de lui: je vous ai découvert toute ma foibleſſe, repliqua-t-elle, mais vous avés dû voir que ſi je n'ai pas été maîtreſſe de mes ſentimens, je l'ai du moins été de ma conduite, & que je n'ai fait aucune demarche, que le plus rigoureux devoir puiſſe condamner. Helas! Madame lui dis-je, vous n'avez pas

besoin de vous justifier, je sçai ttop par moi même qu'on ne dispose pas de son cœur comme on le voudroit; je vais mettre tout en usage, ajoûtai-je, pour vous obéïr, & pour délivrer le Comte de Comminge : mais j'ose vous dire qu'il n'est peut-être pas le plus malheureux.

Je sortis en prononçant ces paroles sans oser jetter les yeux sur Madame de Benavidés, je fus m'enfermer dans ma chambre pour résoudre ce que j'avois à faire. Mon parti étoit pris de vous delivrer, mais je ne sçavois pas si je ne devois pas fuïr moi-même. Ce que j'avois souffert,

pendant le recit que je venois d'entendre, me faisoit connoître à quel point j'étois amoureux, il falloit m'affranchir d'une passion si dangereuse pour ma vertu, mais il y avoit de la cruauté d'abandonner Madame de Benavidés seule entre les mains d'un mari qui croyoit en avoir été trahi. Après bien des irrésolutions, je me déterminai à secourir Madame de Benavidés, & à l'éviter avec soin; je ne pus lui rendre compte de vôtre évasion que le lendemain, elle me parut un peu plus tranquille, je crus cependant m'appercevoir que son affliction étoit

encore augmentée, & je ne doutai pas que ce ne fût la connoiſſance que je lui avois donnée de mes ſentimens : je la quittai pour la délivrer de l'embarras que ma preſence lui cauſoit.

Je fus pluſieurs jours ſans la voir, le mal de mon frere qui augmentoit & qui faiſoit tout craindre pour ſa vie, m'obligea de lui faire une viſite pour l'en avertir. *Si j'avois perdu Monſieur de Benavidés*, me dit-elle, *par un évenement ordinaire, ſa perte m'auroit été moins ſenſible : mais la part que j'aurois à celui-ci, me la rendroit tout à fait douloureuſe*

Je ne crains point les mauvais traitemens qu'il peut me faire, je crains qu'il ne meure avec l'opinion que je lui ai manqué; s'il vit, j'espere qu'il connoîtra mon innocence & qu'il me rendra son estime : il faut aussi, lui dis-je, Madame que je tâche de meriter la vôtre; je vous demande pardon des sentimens que je vous ai laissé voir : Je n'ai pû ni les empêcher de naître, ni vous les cacher. Je ne sçai même, si je pourrai en triompher; mais je vous jure que je ne vous en importunerai jamais, j'aurois même pris déja pris le parti de m'éloigner de vous, si vótre interêt ne me retenoit ici : je vous a-

vouë, me dit-elle, que vous m'avez ſenſiblement affligée. La fortune a voulu m'ôter juſqu'à la conſolation que j'aurois trouvé dans vôtre amitié.

Les larmes qu'elle répandoit en me parlant, firent plus d'effet ſur moi que toute ma raiſon ; je fus honteux d'augmenter les malheurs d'une perſonne déja ſi malheureuſe ; non, Madame, lui dis-je, vous ne ſerez point privée de cette amitié dont vous avez la bonté de faire cas, & je me rendrai digne de la vôtre par le ſoin que j'aurai de vous faire obliger mon égarement.

Je me trouvai effectivement en la quittant plus tranquille que je n'avois été depuis que je la connoissois. Bien loin de la fuïr, je voulus par les engagemens que je prendrois avec elle en la voyant, me donner à moi-même des nouvelles raisons de faire mon devoir. Ce moyen me réussit, je m'accoutumois peu à peu à reduire mes sentimens à l'amitié; je lui disois naturellement le progrès que je faisois, elle m'en remercioit comme d'un service que je lui aurois rendu; & pour m'en recompenser elle me donnoit de nouvelles marques de sa confian-

ce, mon cœur ſe revoltoit encore quelque ſois ; mais la raiſon reſtoit la plus forte.

Mon frere, après avoir été aſſez long-temps dans un très-grand danger revint enfin, il ne voulut jamais accorder à ſa femme la permiſſion de le voir, qu'elle lui demanda pluſieurs fois. Il n'étoit pas encore en état de quitter la chambre, que Madame de Benavidés tomba malade à ſon tour ; ſa jeuneſſe la tira d'affaire, & j'eus lieu d'eſperer que ſa maladie avoit attendri ſon mari pour elle ; quoiqu'il ſe fût obſtiné à ne la point voir quelque inſtance qu'elle lui

en eût fait faire dans les plus fort de son mal, il demandoit de ses nouvelles avec quelque sorte d'empressement.

Elle commençoit à se mieux porter, quand Monsieur de Benavidés me fit appeller ; j'ai une affaire importante, me dit-il, qui demanderoit ma presence à Sarragosse, ma santé ne me permet pas de faire ce voïage ; je vous prie d'y aller à ma place, j'ai ordonné que mes équipages fussent prêts, & vous m'obligerez de partir tout à l'heure. Il est mon aîné d'un grand nombre d'années, j'ai toûjours eu pour

lui le respect que j'aurois eu pour mon pere, & il m'en a tenu lieu, je n'avois d'ailleurs aucune raison pour me dispenser de faire ce qu'il souhaitoit de moi : il fallut donc me resoudre à partir, mais je crus que cette marque de ma complaisance me mettoit en droit de lui parler sur Madame de Benavidés. Que ne lui dis-je point pour l'adoucir ! il me parut que je l'avois ébranlé. Je crus même le voir attendri. J'ai aimé Madame de Benavidés, me dit-il, de la passion du monde la plus forte ; elle n'est pas encore éteinte dans mon cœur, mais il faut que le tems

& la conduite qu'elle aura à l'avenir, effacent le ſouvenir de ce que j'ai vû. Je n'oſai conteſter ſes ſujets de plainte; c'étoit le moyen de rappeller ſes fureurs. Je lui demandai ſeulement la permiſſion de dire à ma belle-ſœur les eſperances qu'il me donnoit, il me le permit. Cette pauvre femme reçût cette nouvelle avec une ſorte de joye : je ſçai, me dit-elle, que je ne puis être heureuſe avec Monſieur de Benavidés, mais j'aurai du moins la conſolation d'être où mon devoir veut que je ſois.

Je la quittai après l'avoir encore aſſurée des bonnes diſ-

position de mon frere. Un des principaux Domestiques de la maison à qui je me confiois, fut chargé de ma part d'être attentif à tout ce qui pourroit la regarder, & de m'en instruire. Après ces précautions que je crus suffisantes, je pris la route de Sarragosse ; il y avoit près de quinze jours que j'y étois arrivé que je n'avois eu aucune nouvelle, ce long silence commençoit à m'inquieter quand je reçus une lettre de ce Domestique, qui m'apprenoit que trois jours après mon départ Monsieur de Benavidés l'avoit mis dehors, & tous ses camarades,

& qu'il n'avoit gardé qu'un homme qu'il me nomma, & la femme de cet homme.

Je fremis en lisant sa lettre, & sans m'embarrasser des affaires dont j'étois chargé, je pris sur le champ la poste.

J'étois à trois journées d'ici, quand je reçûs la fatale nouvelle de la mort de Madame de Benavidés, mon frere qui me l'écrit lui-même, m'en paroît si affligé que je ne sçaurois croire qu'il y ait eut part: il me mande que l'amour qu'il avoit pour sa femme l'avoit emporté sur sa colere, qu'il étoit prêt de lui pardonner quand la mort la lui

avoit

avoit ravie, qu'elle étoit rétombée peu après mon départ, & qu'une fiévre violente l'avoit emportée le cinquiéme jour : j'ai ſçu depuis que je ſuis ici, où je ſuis venu chercher quelque conſolation auprès de Dom Jerôme, qu'il eſt plongé dans la plus affreuſe mélancolie, il ne veut voir perſonne, il m'a même fait prier de ne pas aller ſi-tôt chez lui.

Je n'ai aucune peine à lui obéïr, continua Dom Gabriel, les lieux, où j'ay vû la malheureuſe Madame de Benavidés, & où je ne la verrois plus, ajouteroient encore à ma douleur, il ſemble que ſa

mort ait reveillé mes premiers ſentimens, & je ne ſçai ſi l'amour n'a pas autant de part à mes larmes que l'amitié : j'ai reſolu de paſſer en Hongrie où j'eſpere trouver la mort dans les perils de la Guerre, ou retrouver le repos que j'ai perdu.

Dom Gabriel ceſſa de parler, je ne pus lui répondre, ma voix étoit étouffée par mes ſoupirs & par mes larmes, il en répandoit auſſi-bien que moi, il me quitta enfin ſans que j'euſſe pû lui dire une parole. Dom Jerôme l'accompagna, & je reſtai ſeul : ce que je venois d'entendre augmentoit l'impa-

tience que j'avois de me trouver dans un lieu où rien ne me dérobât à ma douleur; le desir d'exécuter ce projet hâta ma guérison : après avoir langui si long-temps mes forces commencerent à revenir ; ma blessure se ferma, & je me vis en état de partir en peu de temps : les adieux de Dom Jerôme & de moi furent de sa part remplis de beaucoup de témoignages d'amitié ; jaurois voulu y répondre, mais j'avois perdu ma chere Adelaïde & je n'avois de sentimens que pour la pleurer. Je cachai mon dessein, de peur qu'on ne cherchât à y mettre

obſtacle : jécrivis à ma mere par Saint-Laurent, à qui j'avois fait croire que j'attendrois la reponſe dans le lieu où j'étois. Cette lettre contenoit un détail de tout ce qui m'étoit arrivé, je finiſſois en lui demandant pardon de m'éloigner d'elle : j'ajoûtois que j'avois crû devoir lui épargner la vûë d'un malheureux qui n'attendoit que la mort, enfin je la priois de ne faire aucune perquiſition pour découvrir ma retraite, & je lui recommandois Saint-Laurent.

Je lui donnai quand il partit tout ce que j'avois d'argent ; je ne gardai que ce

qui m'étoit necessaire pour faire mon voyage ; la lettre de Madame de Benavidés, & son portrait que j'avois toûjours sur mon cœur étoit le seul bien que je m'étois reservé : je partis le lendemain du départ de Saint Laurent. Je vins sans presque m'arrêter à l'Abbaye de la T... je demandai l'habit en arrivant, le Pere Abbé m'obligea de passer par les épreuves. On me demanda quand elles furent finies, si la mauvaise nourriture, & les austerités ne me paroissoient pas au-dessus de mes forces : ma douleur m'occupoit si entiérement que je ne m'étois pas

même apperçu du change-
ment de nourriture, & de ces
austerités dont on me parloit.

Mon insensibilité à cet é-
gard fut prise pour une mar-
que de zele, & je fus reçû:
l'assurance que j'avois par-là,
que mes larmes ne seroient
point troublées, & que je pas-
serois ma vie entiere dans cet
exercice, me donna quelque
espece de consolation: l'af-
freuse solitude, le silence
qui regnoit toûjours dans
cette maison, la tristesse de
tous ceux qui m'environ-
noient me laissoient tout en-
tier à cette douleur qui m'é-
toit devenuë si chere, qui
me tenoit presque lieu de ce

que j'avois perdu. Je remplissois les exercices du Cloître ; parce que tout m'étoit également indifferent ; j'allois tous les jours dans quelque endroit écarté des bois, là, je relisois cette lettre, je regardois le portrait de ma chere Adelaïde, je baignois de mes larmes l'un & l'autre, & je revenois le cœur encore plus plein de tristesse.

Il y avoit trois années que je menois cette vie, sans que mes peines eussent eu le moindre adoucissement, quand je fus appellé par le son de la cloche pour assister à la mort d'un Religieux, il étoit déja couché sur la cen-

dre, & on alloit lui administrer le dernier Sacrement, lorsqu'il demanda au Pere re Abbé la permission de parler.

Ce que j'ai à dire, mon Pere, ajoûta-t-il, animera d'une nouvelle ferveur ceux qui m'écoutent, pour celui qui par des voyes si extraordinaires m'a tiré du profond abîme où j'étois plongé, pour me conduire dans le port du salut.

Il continua ainsi:

Je suis indigne de ce nom de Frere dont ces saints Religieux m'ont honoré : vous voyez en moi une malheureuse pecheresse qu'un amour

mour prophane a conduite dans ces ſaints lieux. J'aimois & j'étois aimée d'un jeune homme d'une condition égale à la mienne : la haine de nos peres mit obſtacle à nôtre mariage. Je fus même obligée pour l'interêt de mon amant d'en épouſer un autre. Je cherchai juſques dans le choix de mon mari à lui donner des preuves de mon fol amour : celui qui ne pouvoit m'inſpirer que de la haine, fut préferé, parce qu'il ne pouvoit lui donner de jalouſie. Dieu a permis qu'un mariage contracté par des vûës ſi criminelles, ait été pour moi une ſource de malheurs.

Mon mari & mon amant se blesserent à mes yeux, le chagrin que j'en conçus me rendit malade, je n'étois pas encore rétablie quand mon mari m'enferma dans une tour de sa maison, & me fit passer pour morte, je fus deux ans en ce lieu, sans autre consolation que celle que tâchoit de me donner celui qui étoit chargé de m'aporter ma nourriture, mon mari non content des maux qu'il me faisoit souffrir, avoit encore la cruauté d'insulter à ma misere : mais que dis-je, ô mon Dieu ! J'ose appeller cruauté l'instrument dont vous vous serviés pour me punir. Tant

d'afflictions ne me firent point ouvrir les yeux sur mes égaremens : bien loin de pleurer mes péchez, je ne pleurois que mon amant. La mort de mon mari me mit enfin en liberté, le même Domestique, seul instruit de ma destinée vint m'ouvrir ma prison & m'apprit que j'avois passé pour morte dès l'instant qu'on m'avoit enfermée : La crainte des discours que mon avanture feroit tenir de moi, me fit penser à la retraite ; & pour achever de m'y déterminer, j'appris qu'on ne sçavoit aucune nouvelle de la seule personne qui pouvoit me retenir dans le monde :

Je pris un habit d'homme pour ſortir avec plus de facilité du Château. Le Couvent que j'avois choiſi, & où j'avois été élevée, n'étoit qu'à quelque lieuës d'ici : j'étois en chemin pour m'y rendre, quand un mouvement inconnu m'obligea d'entrer dans cette Egliſe : à peine y étois-je, que je diſtinguai parmi ceux qui chantoient les loüanges du Seigneur, une voix trop accoutumée à aller juſqu'à mon cœur : je crus être ſeduite par la force de mon imagination, je m'approchai, & malgré le changement que le temps, & les auſteritez avoient appor-

té ſur ſon viſage, je reconnus ce ſeducteur ſi cher à mon ſouvenir. Que devins-je grand Dieu ! à cette vûë, de quel trouble ne fus-je point agitée ! loin de benir le Seigneur de l'avoir mis dans la voïe ſainte, je blaſphemai contre lui de me l'avoir ôté. Vous ne punites pas mes murmures impies, ó mon Dieu ! & vous vous ſervites de ma propre miſere pour m'attirer à vous. Je ne pûs m'éloigner d'un lieu qui renfermoit ce que j'aimois ; & pour ne m'en plus ſeparer, après avoir congedié mon conducteur, je me preſentai à vous, mon Pere, vous

fûtes trompé par l'empressement que je montrois pour être admis dans vôtre maison, vous m'y reçûtes : Qu'elle étoit la disposition que j'apportois à vos saints exercices ? un cœur plein de passion, tout occupé de ce qu'il aimoit : Dieu qui vouloit en m'abandonnant à moi-même me donner de plus en plus des raisons de m'humilier un jour devant lui, permettoit sans doute ces douceurs empoisonnées, que je goûtois à respirer le même air, à être dans le même lieu. Je m'attachois à tous ses pas, je l'aidois dans son travail autant que mes forces

pouvoient me le permettre, & je me trouvois dans ces momens payée de tout ce que je souffrois. Mon égarement n'alla pourtant pas jusqu'à me faïre connoître : mais quel fut le motif qui m'arrêta ? la crainte de troubler le repos de celui qui m'avoit fait perdre le mien : sans cette crainte, j'aurois peut-être tout tenté pour arracher à Dieu une ame que je croyois qui étoit toute à lui,

Il y a deux mois que pour obéïr à la regle du saint fondateur, qui a voulu par l'idée continuelle de la mort sanctifier la vie de ses Religieux, il leur fut ordonné à tous de

ſe creuſer chacun leur tombeau. Je ſuivois comme à l'ordinaire celui à qui j'étois liée par des chaînes ſi honteuſes : la vûë de ce tombeau, l'ardeur avec laquelle il le creuſoit, me penetrerent d'une affliction ſi vive, qu'il falut m'éloigner pour laiſſer couler des larmes qui pouvoient me trahir : il me ſembloit depuis ce moment que j'allois le perdre, cette idée ne m'abandonnoit plus, mon attachement en prit encore de nouvelles forces, je le ſuivois par tout, & ſi j'étois quelques heures ſans le voir je croyois que je ne le verrois plus.

Voici le moment heureux

que Dieu avoit preparé pour m'attirer à lui, nous allions dans la forêt couper du bois pour l'uſage de la maiſon, quand je m'apperçus que mon compagnon m'avoit quitté, mon inquietude m'obligea à le chercher. Après avoir parcouru pluſieurs routes du bois, je le vis dans un endroit écarté, occupé à regarder quelque choſe qu'il avoit tiré de ſon ſein. Sa rêverie étoit ſi profonde, que j'allai à lui, & que j'eus le temps de conſiderer ce qu'il tenoit, ſans qu'il m'apperçût : quel fut mon étonnement quand je reconnus mon portrait ! Je vis alors que bien loin de

joüir de ce repos, que j'avois tant craint de troubler, il étoit comme moi la malheureuſe victime d'une paſſion criminelle, je vis Dieu irrité apeſantir ſa main toute puiſſante ſur lui; je crus que cet amour que je portois juſqu'aux pieds des autels, avoit attiré la vengeance celeſte ſur celui qui en étoit l'objet; pleine de cette penſée je viens me proſterner aux pieds de ces mêmes autels, je viens demander à Dieu ma converſion, pour obtenir celle de mon amant. Oüi, mon Dieu! c'étoit pour lui que je vous priois, c'étoit pour lui que je verſois des larmes, c'étoit ſon interêt qui m'amenoit

à vous. Vous eutes pitié de ma foiblesse, ma priere toute insuffisante, toute prophane qu'elle étoit encore, ne fut pas rejettée, vôtre grace se fit sentir à mon cœur Je goutai dès ce moment la paix d'une ame qui est avec vous, & qui ne cherche que vous. Vous voulutes encore me purifier par des souffrances, je tombai malade, peu de jours après. Si le compagnon de mes égaremens gemit encore sous le poids du péché, qu'il jette les yeux sur moi, qu'il considere ce qu'il a si follement aimé, qu'il pense à ce moment redoutable, où je touche, & où il touchera bien-tôt ; à ce

jour, où Dieu fera taire sa misericorde pour n'écouter que sa justice; mais je sens que le temps de mon dernier sacrifice s'aproche, j'implore le secours des prieres de ces saints Religieux, je leur demande pardon du scandale que je leur ai donné, & je me reconnois indigne de partager leur sepulture.

Le son de voix d'Adelaïde si present à mon souvenir, me l'avoit fait reconnoître dès-le premier mot qu'elle avoit prononcé. Quelle expression pourroit representer ce qui se passoit alors dans mon cœur! Tout ce que l'amour le plus tendre, tout ce que la pitié, tout ce que le

desespoir peuvent faire sentir, je l'éprouvai dans ce moment.

J'étois prosterné comme les autres Religieux. Tant qu'elle avoit parlé, la crainte de perdre une de ses paroles avoit retenu mes cris; mais quand je compris qu'elle avoit expiré, j'en fis de si douloureux que les Religieux vinrent à moi, & me releverent. Je me démêlai de leurs bras, je courus me jetter à genoux auprès du corps d'Adelaïde, je lui prenois les mains que j'arrosois de mes larmes. Je vous ai donc perduë une seconde fois, ma chere Adelaïde, m'écriai je & je vous ai perduë pour toûjours. Quoi!

vous avés été si long-temps auprès de moi, & mon cœur, ingrat ne vous a pas reconnuë; nous ne nous separerons du moins jamais, la mort moins barbare que mon pere, ajoûtai-je, en la serrant entre mes bras va nous unir malgré lui.

La veritable pieté n'est point cruelle, le Pere Abbé attendri de ce spectacle tâcha par les exhortations les plus tendres & les plus chrêtiennes de me faire abandonner ce corps, que je tenois étroitement embrassé. Il fut enfin obligé d'y employer la force; on m'entraîna dans une cellule, où le pere Abbé me suivit, il passa la nuit

avec moi, ſans pouvoir rien gagner ſur mon eſprit. Mon deſeſpoir ſembloit s'accroître par les conſolations qu'on vouloit me donner. Rendez-moi, lui diſois-je, Adelaïde, pourquoi m'en avés-vous ſeparé? Non, je ne puis plus vivre dans cette maiſon où je l'ai perduë, où elle a ſouffert tant de maux, par pitié, ajoûtai-je, en me jettant à ſes pieds, permettés-moi d'en ſortir, que feriez-vous d'un miſerable dont le deſeſpoir troubleroit vôtre répos? Souffrez que j'aille dans l'Hermitage attendre la mort; ma chere Adelaïde obtiendra de Dieu que ma penitence ſoit

ſalutaire, & vous, mon Pere, je vous demande cette derniere grace, permettez-moi, que le même tombeau unira nos cendres. Je vous promettrai à mon tour de ne rien faire pour hâter ce moment, qui peut ſéul mettre fin à mes maux. Le Pere Abbé par compaſſion & peut-être encore plus pour ôter la vûë de ſes Religieux un objet de ſcandale, m'accorda ma demande & conſentit à ce que je voulus, Je partis de l'inſtant pour ce lieu; j'y ſuis depuis pluſieurs années, n'ayant d'autre occupation que celle de pleurer ce que j'ai perdu.

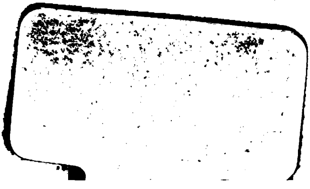
F I N.

8[illegible]83[illegible]51

Clavreuil
19.3.1963

Clavreuil
19.3.1963

Clavreuil
19.3.1963



Clavreuil
19.3.1963